VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 24 JUIN 1913 NUMERO 6

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

MGR STAGNI

A l'heure même où les différentes sectes protestantes de ce pays s'efforçent vainement d'établir un peu d'unité chez elles, la visite du délégué apostolique Mgr Stagni, a permis de constater d'une manière éclatante quelle merveilleuse, féconde et inébranlable unité règne dans l'Eglise Catholique. Il a été donné aux protestants de voir combien facilement elle embrasse dans son sein toutes les races, dispensant à tous la même vérité religieuse. C'est ainsi qu'on trouvait à la réunion de mercredi soir dernier, au Petit Séminaire, des représentants de plus d'une douzaine de races: Italiens, Français, Canadiens-français, Métis, Anglais, Ecossais, Irlandais, Ruthènes, Allemands, Polonais, Syriens, Hollandais, Belges, Flamands, etc. Tous étaient venus confesser au représentant du Souverain Pontife leur foi intégrale dans les enseignements de l'Eglise.

La prodigieuse expansion du catholicisme dans l'Ouest Canadien n'a pas échappé au délégué apostolique. Il a vu quelles oeuvres il a su édifier dans la province du Manitoba.

Il a visité nos orphelinats et nos hôpitaux, nos maisons d'enseignement secondaire et primaire pour jeunes filles et jeunes garçons. Dans les centres mixtes où sévit la persécution, où une inique loi force les catholiques à contribuer au maintien d'écoles que leur conscience défend de laisser fréquenter à leurs enfants, Mgr Stagni a trouvé, construites au prix de durs sacrifices, des écoles où se donne un enseignement rigoureusement catholique.

Sa visite à l'oeuvre de La Presse Catholique lui a prouvé que l'activité de l'Eglise Catholique se manifestait dans tous les domaines et qu'elle avait compris l'importance de la presse.

Partout, dans les plus humbles comme dans les plus puissantes institutions, Mgr Stagni a constaté le[illegible]grès de l'Eglise Catholique de l'Ouest et il a entrevu quelles oeuvres elle permet d'espérer pour l'avenir.

Mgr Stagni nous a quitté, hier matin, pour Régina. Il visitera tout l'Ouest Canadien. Partout il rencontrera les preuves de la fructueuse expansion de l'Eglise Catholique.

LETTRE INTERESSANTE

Montréal, 7 juin 1913.

Monsieur Hector Héroux,
Directeur de la *Liberté*, Winnipeg.

Cher Monsieur Héroux,

Vous avez l'amabilité de m'inviter, à titre de fils du Manitoba, à collaborer au numéro spécial que votre journal se propose de publier à l'occasion de la fête nationale.

Certes c'est là une qualité dont je suis toujours très fier de me réclamer, et il me fait grand plaisir de constater que le Manitobain exilé que je suis, continue encore à être considéré comme de la famille, par ceux qui y demeurent et qu'on veut même le faire participer aux événements heureux qui se produisent chez elle.

Car c'en est un assurément que ce grand congrès que vous préparez, et qui va permettre aux nôtres de compter leurs forces, de prendre conscience de leurs besoins et de leurs ressources.

Il fait bon constater cette vitalité dont fait preuve le groupe manitobain qui entreprend une lutte énergique contre les ennemis qui le menacent; il comprend la nécessité de coordonner ses efforts, de discipliner ses énergies, afin d'assurer sa survivance et de marcher d'un pas ferme vers la complète conquête de la liberté. Il entre ainsi dans le grand mouvement qui semble entraîner nos compatriotes un peu partout.

Le réveil patriotique, le travail d'organisation qui s'accomplit, de nos jours dans nos divers groupements nationaux, sont assurément des symptômes consolants de l'heure présente. Cette activité qui se manifeste de tous cotés est d'heureux augure; elle permet d'espérer que nos compatriotes vont enfin sortir de leur longue léthargie, qu'ils vont faire trève aux déprimantes et stériles luttes de partis, pour s'occuper de consolider leur situation par des oeuvres sociales et économiques, qui leur permettront de défendre leur position sur le terain politique même, et de se défendre surtout contre les influences encore plus dissolvantes du matérialisme ambiant.

Un des premiers endroits où se soit manifesté ce rival national et ce besoin d'une action patriotique délivrée des préoccupations politiciens, c'est au sein de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Celle-ci au cours de son histoire a toujours réflété assez fidèlement les divers états d'âme de la race canadienne-française.

Elle fut le rendez-vous des patriotes à l'époque où les luttes nationales se confondaient chez nous avec les luttes politiques.

Celles-ci, par la suite, n'étant plus guère que des luttes d'affaires de pouvoir et de faveurs, la Société devint un champ de bataille pour les partis chacun cherchant à s'y installer pour s'en faire un instrument de règne, ou pour empêcher des adversaires de s'en servir comme une machine de guerre.

Sous cette influence débilitante notre société nationale dépérit: ne répondant plus aux aspirations du peuple, elle vit celui-ci se détacher d'elle, les dirigeants ne faisant rien pour le retenir, préférant voir la société peu nombreuse afin de la tenir mieux en main, et empêcher qu'elle n'eut des velléités d'indépendance et d'initiative patriotique propres à créer des embarras aux chefs du jour.

Et c'est ainsi que l'on vit notre nationalité subir les échecs les plus humiliants et les spoliations les plus criantes, sans que ces violences pussent arracher un cri de protestation à cette pseudo société nationale.

Les hommes peu nombreux qui en accaparaient la direction, absorbaient toutes leurs énergies dans une oeuvre qui avait une certaine utilité, mais qu'ils ont eu le tort de croire primordiale et essentielle: c'était la construction du Monument National, le paiement de la dette de cet édifice, et l'établissement de la Caisse Nationale d'Economie.

Ces entreprises étaient bonnes en soi, mais elles n'auraient jamais du être un obstacle à l'accomplissement du rôle vraiment national de la Société; elles auraient au contraire bénéficié d'une attitude plus digne de celle-ci, qui lui aurait attiré des concours nombreux et des sympathies précieuses, et aurait facilité ainsi l'expansion rapide de ces oeuvres.

Et l'un des reproches que l'on peut adresser à ceux qui pendant les derniers 25 ans ont détenu la direction de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, c'est de ne pas avoir eu confiance dans les sentiments patriotiques des nôtres, de les avoir tenu à l'écart, de n'avoir pas su faire appel à leur concours et gagner leur collaboration; en maintenant le nombre des membres très bas, on se mettait dans l'impossibilité d'entreprendre des oeuvres de quelque importance, et on condamnait les oeuvres entreprises à se développer péniblement. En ne fournissant aucun aliment au patriotisme canadien, en laissant sans but les plus nobles aspirations, on les a fait s'éteindre chez plusieurs, et on a laissé chez eux le patriotisme s'atrophier dans l'inaction.

Cette situation avait sans doute été bien des fois déplorée par les patriotes encore nombreux chez nous, mais sans qu'apparemment on eut tenté d'y mettre fin, jusqu'à ce qu'en ces dernières années un homme énergique entreprit cette régénération de notre société nationale.

Son premier soin fut de commencer un travail de recrutement que les dirigeants négligeaint d'accomplir; grâce à ses efforts persévérants et à ceux de quelques amis, les rangs de la société se grossirent chaque année d'une foule de compatriotes décidés à donner une vigoureuse impulsion à notre Association Saint-Jean-Baptiste. Sous leur influence, les réglements furent remaniés de manière à permettre l'étude des questions intéressant la race, à soustraire la direction à l'arbitraire d'une poignée d'individus, et à faire ressortir plus nettement le caractère catholique de l'oeuvre.

Un des principaux objectifs des dirigeants de ce mouvement était d'arriver à constituer la société sous la forme de fédération de groupes, fondés dans chaque paroisse de la province; il fallait pour cela substituer, dans les assemblées générales, le vote par délégués au vote direct. On favorisait ainsi l'expansion de la société, puisqu'on donnait aux membres éloignés une part indirecte mais effective dans la direction des affaires, tandis qu'actuellement ils ne peuvent en pratique exercer la droit de vote qu'ils possèdent en théorie.

L'ancienne charte n'autorisant pas le vote au second degré, on la fit modifier à la dernière session provinciale, de manière à permettre l'institution du vote par délégué; on fit reconnaître également le caractère catholique de la société; en même temps on se faisait accorder le droit d'employer les revenus du Monument National à des oeuvres sociales ou patriotiques.

Il va de soi que ces changements ne s'opérèrent pas sans contestation. Le vieil élément, bien qu'en infime minorité, fit des efforts désespérés pour se faire maintenir à la direction de la société, contre le gré même des sociétaires. Les dernières assemblées générales marquèrent le point culminant de cette lutte qui se termina par le triomphe de ceux qui désirent voir notre société nationale sortir de son effacement, et assumer un rôle plus conforme à ses traditions et à sa dignité, et surtout plus actif que par le passé.

Le nouveau bureau à peine entré en fonctions se mit en mesure d'exécuter le programme tracé. Il lui sembla que le premier devoir qui s'imposait, c'était de voler au secours de nos compatriotes d'Ontario.

La célébration de la fête nationale parut une circonstance favorable pour mettre ce projet à exécution: et c'est alors que fut lancée l'idée d'organiser une collecte publique dans les divers centres de la province, le produit devant en être versé entre les mains de l'Association d'Education d'Ontario, qui lutte avec tant d'énergie pour la défense des droits du français.

Au lieu d'employer son activité à préparer une célébration générale de la Saint-Jean-Baptiste pour toute la ville de Montréal, ce qui exige beaucoup de temps et des préparatifs coûteux, le Conseil de la Société préféra laisser à quelqeus sections paroissiales la tâche d'organiser des fêtes plus modestes, comme cela se fait ordinairement, et consacrer son temps et ses ressources à l'organisation de cette quête publique qui fut dénommée, de par son président, "Le Sou de la Pensée française."

L'accueil fait au projet fut en général très favorable; s'il en est qui crurent devoir différer sur le mode de prélever les souscriptions populaires, tous tombèrent d'accord pour reconnaître l'opportunité de ce geste patriotique.

Quelques-uns également jugèrent à propos de faire certaines réserves, croyant comprendre que l'appel de la société montréalaise était une invitation à l'abandon complet de la célébration traditionnelle de la fête nationale, alors qu'il n'en était rien.

Que le désir de traduire énergiquement la différence d'orientation entre la nouvelle direction et les anciennes, ait amené les rédacteurs du manifeste montréalais à employer des expressions dépassant un peu leur pensée, et de nature à créer des doutes sur leurs véritables intentions, il est peut-être permis de le prétendre; de même que d'anciens pourront penser qu'il eut mieux valu donner à cette quête un nom plus franchement canadien, moins propre à faire naître les ambiguités et à favoriser les tendances de ceux qui voudraient atténuer certaine caractéristique de notre patriotisme sous prétexte de le rendre plus compréhensif.

Mais nul ne contestera que l'institution de cette quête est une initiative heureuse et qu'elle est tout-à-fait compatible avec la célébration solennelle et traditionnelle de la fête nationale.

Si l'avenir montre que l'appellation choisie est de nature à fausser la notion du vrai patriotisme canadien-français, il sera facile de changer.

Ce qui importe et ce qui restera c'est le geste nouveau de la société nationale volant au secours d'un groupe canadien-français persécuté; c'est la province de Québec prenant conscience de ses obligations envers les minorités de son sang établies sous d'autres cieux, et leur prêtant un appui effectif. Ce qui est réconfortant c'est que cette initiative répond parfaitement au sentiment populaire, sauf le petit groupe des profiteurs pour qui le réveil du sentiment national est toujours une menace, et qui pour cette raison s'emploient constamment à l'étouffer, il est incontestable que tout le monde accueille avec joie cette occasion d'accomplir un devoir patriotique, et de traduire la vive sympathie que nous inspirent nos vaillants compatriotes d'Ontario qui nous donnent actuellement une si belle leçon d'énergie et de fierté nationale.

Et quand la Société Saint-Jean-Baptiste n'aurait fait qu'opérer ce rapprochement entre les groupes nationaux, leur faisant prendre conscience de la solidarité qui existe entre eux, elle aurait déjà accompli une belle oeuvre.

Mais elle n'entend pas limiter là son action. Il est une autre oeuvre qui réclame à grands cris l'attention des autorités sociales et des patriotes, à Montréal spécialement: c'est la lutte de notre race, par laquelle s'écoule le meilleur de notre sang, et qui compromet notre supériorité numérique dans la métropole envahie de plus en plus par l'immigration étrangère. La Société se propose d'employer toutes ses énergies à enrayer ce fléau.

Enfin la réorganisation de la Société sur la base d'une fédération de groupes, votant par l'intermédiaire de délégués aux assemblées générales, sera aussi prochainement l'objet des délibérations de la Société.

On veut ainsi étendre de plus en plus le champ d'action de la société, intéresser à son oeuvre le plus grand nombre possible de compatriotes, et la soustraire ainsi pour jamais à la domination des coteries, en en faisant véritablement une association nationale, représentative de la race et de ses aspirtions, sachant joindre au représentative de la race et de ses aspirations, sachant joindre au oeuvres de salut national.

On aura ainsi créé un organisme durable et puissant, capable d'entreprendre les tâches patriotiques dont un sentiment national de plus en plus averti, sent le bésoin et réclame l'exécution.

Car il ne faut pas douter que la transformation opérée au sein de la Société Saint-Jean-Baptiste, de même que ces assises nationales qui se tiennnent de tous cotés, n'est qu'une manifestation de cet esprit nouveau qui se fait jour parmi notre peuple, revenant enfin à la réalité des choses, prenant conscience des dangers prochains, et qui ayant éprouvé combien futiles et misérables sont les luttes d'antan, combien trompeuses les promesses de certaines gens, comprend que le salut réside dans l'union loyale des efforts de tous, dans les actes et les oeuvres.

Et c'est là assurement une constatation qu'il fait bon faire en un jour de fête nationale.

ELZEAR BEAUPRE.

CRIMES ET DELITS

Où la province de Québec apparait d'une écrasante infériorité —Un peu de statistique.

Nous venons de recevoir la "Statistique Criminelle pour l'année expirée le 30 septembre 1911" (annexe au rapport du ministre fédéral de l'agriculture pour l'année 1911). Elle donne le détail par province des différents crimes et délits enregistrés au cours de l'année 1911; elle permet de faire des comparaisons d'autant plus intéressantes que le dernier recensement constate la population respective des différentes provinces pendant cette même année 1911.

La population totale du Canada, 7,206,643, se répartissait ainsi: Ontario, 2,523,274; Québec, 2,003,232; Nouvelle-Ecosse, 492,338; Nouveau Brunswick, 351,889; Ile du Prince Edouard, 93,728; Colombie Britannique, 392,480; Alberta, 374,663; Saskatchewan, 492,432; Manitoba, 455,614; Yukon, 8,512; Territoires du Nord-Ouest, 18,481.

On voit donc que la population de l'Ontario est d'un peu plus du tiers de la population totale du Canada et celle du Québec, d'un peu plus du quart. (Le tiers est exactement de 2,402,214 1-3 et le quart de 1,801,660 3-4).

* * *

Ceci posé, examinons la statistiques, en ne tenant compte que des condamnations principales, celles pour "délits justiciables d'un jury" et qui comprennent d'après le rapport, (page X), les cas expédiés par les magistrats du consentement des accusés", donc tous les délits d'importance grave.

La première catégorie (page 204 du volume) vise les: "Outrages contre la personne" et accuse un total de 2,442 condamnations. Sur ces 2,442 condamnations, la province d'Ontario en prend 1,245, soit plus de la moitié, la province de Québec, 416, soit un peu plus du sixième. Viennent ensuite: le Manitoba, avec 171; la Colombie Britannique, 162; la Saskatchewan, 151; la Nouvelle-Ecosse, 148; l'Alberta, 81; le Nouveau-Brunswick, 54; l'Ile du Prince Edouard, 8, et le Yukon, 5.

Dans la seconde catégorie: "*Délits avec violences contre la propriété*", les proportions sont les mêmes. Sur un total de 977 condamnations, Ontario en prend 555 et Québec, 154. Viennent ensuite, par ordre numérique la Colombie anglaise avec 88; le Manitoba, 71; l'Alberta, 59; la Saskatchewan, 21; la Nouvelle-Ecosse, 17; l'Ile du Prince Edouard, 7; le Nouveau Brunswick, 5. Le casier du Yukon est resté vierge.

Passons maintenant à la troisième catégorie: *Délits sans violences contre la propriété*". Sur un total de 7,803 condamnations, Ontario en accuse 3,571, soit un peu moins de la moitié, Québec, 1,334, soit un sixième et une légère fraction. Suivent la Saskatchewan avec 713; l'Alberta, 657; le Manitoba, 689; la Colombie Britannique, 587; la Nouvelle-Ecosse, 151; le Nouveau-Brunswick, 77; le Yukon, 15; les Territoires du Nord-Ouest, 4 et l'Ile du Prince Edouard, 5. Là encore les proportions se maintiennent.

Dans la quatrième classe: "*Dommages malicieux contre la propriété*", Ontario accuse un total de 81 condamnations sur 211, tandis que le Québec, avec ses 24 condamnations, tombe au troisième rang, côte à côte avec l'Alberta, bien que sa population soit plus de cinq fois supérieure à celle de cette province. Le second rang est occupé par la Colombie Britannique, 26 condamnations, tandis que la Nouvelle-Ecose et la Saskatchewan, 22, s'inscrivent au-dessous de l'Alberta et du Québec. Le Nouveau-Brunswick et le Manitoba accusent un chiffre égal: 6.

La cinquième catégorie: "*Faux et délits par rapport à la monnaie*", fournit des chiffres plus frappants encore. Sur 328 condamnations, 145 relèvent des tribunaux d'Ontario, 61, du Manitoba, 42, de l'Alberta, 33, de la Saskatchewan, 28, de la Colombie Anglaise et 12 seulement du Québec. (Il faut ajouter 7 pour la Nouvelle-Ecosse et zéro pour des provinces heureuses de l'Ile du Prince Edouard, du Nouveau-Brunswick et le Yukon).

Reste la sixième catégorie, qui enferme les "*autres délits non compris dans les classes précédentes*" et qui accuse un total de 866 condamnations. La-dessus, Ontario en prend 314, la Colombie Anglaise, 258, le Québec, 104 —soit moins d'un huitième— l'Alberta, 56, le Manitoba, 49, la Saskatchewan et la Nouvelle-Ecosse, 37, le Yukon, 6, le Nouveau-Brunswick, 4, et l'Ile du Prince Edouard, 1.

Cela fait beaucoup de chiffres, mais on nous permettra de les compléter en additionnant les divers totaux et en les comparant aux chiffres de la population.

Le chiffre global des condamnations pour "délits justiciables d'un jury" a atteint, durant l'an dernier, 12,627. Cela fait, pour tout le Canada, une proportion de 17.5 par groupe de 10,000 habitants. Prise une à une, les diverses provinces donnent le résultat suivant: Yukon, 26 condamnations, 30.5 par groupe de 10,000; Colombie britannique, 1,149 condamnations, proportion, 29.3; Alberta, (nous continuons de placer en regard le chiffre des condamnations et la proportion par rapport aux groupes de 10,000), 919—24.5; Ontario, 5,911—23.4; Manitoba, 1,047—22.9; Saskatchewan, 977—19.6; Québec, 2,041—10.2; Nouvelle-Ecosse, 383—7.7; Nouveau-Brunswick, 146—4.1; Territoires du Nord-Ouest, 4—2.3; Ile du Prince Edouard, 21—2.2. Ainsi Québec, malgré sa population urbaine considérable et l'immigration qui gonfle ses statistiques, n'arrive qu'au septième rang, immédiatement avant les petites provinces de l'Est. Ajoutez qu'avec 35.02 de la population totale, Ontario accuse 46.81 de la criminalité, tandis que Québec, avec 27.80 de la population, n'a que 16.19 de la criminalité. (Page XII du rapport).

Si l'on faisait la statistique de *tous* les délits, le résultat serait à peu près le même. Ce tableau se trouve à la page XXVII du rapport. Nous y trouvons que Québec accuse 2,044 condamnations pour "délits criminels" et 17,729 "condamnations sommaires pour petits délits", soit, un grand total de 19,773, en face de quoi Ontario inscrit 5,911 condamnations pour "délits criminels" et 34,871 pour "petits délits", soit un total de 40,782— plus du double du total de Québec.

Un examen plus attentif des statistiques établirait qu'une proportion importante de ces délits sont le fait d'étrangers qui n'ont pas subi la "néfaste influence" de notre déplorable système d'instruction publique.

* * *

L'autre jour, l'*Orange Sentinel*, citant des statistiques scolaires, pour la plupart fausses, s'écriait: "Voici ce que les prêtres ont fait de Québec!"

Nous n'userons pas du même procédé. Nous ne chercherons pas à jeter l'injure à un groupe quelconque de la population ontarienne. Mais, aux polémistes qui nous regardent avec dédain, du ha[illegible] de statistiques aux trois-quart[illegible]sses, nous avons le droit d'i[illegible]uer les statistiques de la criminalité, publiées par le gouvernement central et qu'on n'accusera certes point d'être truquées à notre bénéfice.

Elles accusent notre lamentable infériorité...

Omer Héroux.

LES RUTHENES

L'évêque ruthène du Canada a une raison toute particulière de dire que l'épiscopat est plutôt un fardeau qu'un honneur. Son champ d'apostolat s'étend d'un océan à l'autre. En territoire c'est le plus grand du monde entier et il comprend des difficultés inextricables.

Au premier coup d'oeil, la population ruthène du Canada présente l'aspect d'un véritable chaos. Les journaux à diverses nuances ont semé dans ses rangs la zizanie et la démoralisation. Les divers partis politiques fédéraux et provinciaux, ainsi que les diverses sectes protestantes, se disputent notre peuple. A quelques exceptions près, nos écoles sont entre les mains et sous le contrôle des Protestants. On semble croire en certains quartiers que nous sommes une proie destinée à tomber en partage au plus fort. Nous avons fait de grandes pertes. On nous ignore, on ne tient compte ni de notre nationalité ni de notre foi. C'est ainsi que le recensement du Canada fait en 1911 ne parle pas des Ruthènes grecs-catholiques. Or nous sommes ici au moins 150,000, Pourquoi en est-il ainsi? C'est que nous n'avons pas d'organisation. C'est le mal auquel il faut remédier.

Sur quele base cette organisation s'exécutera-t-elle? L'histoire répond à cette question. Si le peuple ruthène a survécu à ses épreuves, il le doit à son attachement à sa foi et à son rite. L'expérience d'ailleurs prouve aussi que ceux-là font notre déshonneur qui ont renié leur race en reniant leur foi.

Il en sera de nous au Canada comme des autres nationalités qui se sont conservées en ce pays de liberté. C'est l'Eglise qui nous sauvera. C'est en s'attachant à son Eglise et à son évêque que le peuple ruthène au Canada s'élèvera au rang des autres peuples. Les Ruthènes, du reste, comprennent bien le lien qui unit leur race et leur foi. Un de leurs premiers soins lorsqu'ils s'établissent dans quelque endroit, c'est d'y bâtir une église. Travaillons donc à l'organisation des paroisses. C'est là que tendront nos premiers efforts.

En second lieu, nous devons porter notre attention vers l'école. Nous comprenons la nécessité pour nos enfants d'étudier la langue anglaise, mais il faut aussi qu'à l'école ils puissent apprendre leur langue maternelle et leur foi. Pas de transaction sur ce point. Vivons en paix avec ceux qui nous entourent, mais respectons-nous.

Pour aider à atteindre notre but nous avons au Canada de précieux auxiliaires. Ce sont nos amis naturels, les deux millions et demi de Catholiques qu'il y

(A suivre page 9)

Le Français Troisième Langue Classique

La préférence que ces peuples manifestent à l'égard du français proviendrait d'abord d'un esprit de réaction contre les envahissements de l'Allemagne sur le terrain économique et politique. Ne pouvant résister victorieusement ou complètement aux visées teutonnes, ces peuples se réservent dans la sphère sociale et nationale. Ils repoussent "la lourde culture allemande"—c'est l'idée émise par Leroy-Beaulieu—jugée "pédante et nuageuse". Ils vont tout naturellement au français, qu'ils trouvent clair, humain, vivant.

LA SERBIE ET LA BULGARIE.

Chez les Serbes et les Bulgares de race plébéenne,—nations neuves, composées de paysans propriétaires,—il y a peu de culture raffinée et à peine existe-t-il une classe d'élite.

La langue française compte dans ces deux pays de fervents amis.

M. Leroy-Beaulieu note qu'à Belgrade et à Sophia de nombreux auditeurs assistèrent à ses conférences et que les jeunes gens s'en vont étudier en France, surtout à l'Ecole des Sciences politiques, dont il est, je crois, l'un des professeurs.

La Serbie estime que son avenir dépend de sa culture nationale; elle cherche un point d'appui extérieur; la culture française l'aide à lutter contre "l'orgueilleuse culture germanique".

Quant à la Bulgarie, l'ancienne Thrace, c'est une nation orientale qui se tourne vers l'Occident et spécialement vers la France; détail caractéristique: les pères apprenaient le turc et le grec; les fils étudient le français.

LES RACES SLAVES

Les peuples se succèdent sur la scène du monde; une lueur plus ou moins fugitive, et, ils passent.

Après l'Orient, après la Grèce, apès Rome, les races latines; maintenant les races anglo-saxonnes et germaniques qui prétendent tout éclipser, voient, non sans inquiétude, poindre déjà les races slaves dont les immenses bataillons donnent à réfléchir.

Russes, Polonais, Tchèques, peuplades des Balkans constituent des réserves énormes de population, toutes acquises au prestige français.

Entre elles, les races slaves tendent pour leurs échanges et relations, à se servir de la langue russe, mais avec les autres peuples, le français devient de plus en plus la langue intermédiaire. On recherche la culture française, chez les Russes, parceque la langue française fortifie leur offensive contre les envahissantes prétentions de l'Allemagne; chez les Polonais, parceque le souvenir des vieilles sympathies françaises ranime les rêves d'émancipation; chez tous, parceque la France continue—elle n'a pas commencé hier—à tenir son rôle dans l'industrie, les lettres, les sciences et les arts.

* * *

Deux pays, voisins des Slaves, la Roumanie et la Hongrie font au français, une place si belle qu'elle y atteste l'extraordinaire popularité de la langue française.

LA ROUMANIE.

Les Roumains—comme le révèle leur nom—descendants d'anciens colons romains, représentent la dernière nation latine issue de la célèbre puissance antique. Il est assez naturel que la Roumanie comme tout pays latin tienne le français en singulière estime, estime qui de fait existe et persiste depuis des siècles.

Qu'il soit permis de signaler l'emprise de cette langue à l'heure actuelle.

Le français est la langue de la cour.

De plus, tous ceux qui se piquent de bonne éducation s'enorgueillissent de le savoir. Grâce à cette connaissance, s'ouvrent tous les salons; sans elle, pas de relations mondaines possibles. (1)

A ces assertions de M. Leroy-Beaulieu, joignons le témoignage de M. Xénopol.

"L'influence du français sur la classe cultivée des Roumains est encore tellement puissante qu'elle met en danger la culture nationale. Partout dans les salons, à la promenade, dans les magasins, on n'entend résonner que la langue française et très souvent avec l'accent, la prononciation et le ton parisiens. Les femmes écrivent leurs lettres en français; les livres français, littérature et science, comblent les vitrines des libraires qui se plaignent que les livres roumains ne sont pas demandés." (2)

Et encore: "La haute société, sans distinction de partis politiques, les descendants des "boyards" comme les bourgeois enrichis, n'emploient comme langue de conversation que le français... C'est seulement dans la vie publique qu'ils sont forcés de parler roumain. Il y a bon nombre de députés qui ne le savent point et qui le parlent abominablement... S'il arrive dans un salon que quelqu'un ne sache pas le français, c'en est fait de lui. Les moindres fautes de français sont notées et soulignées par des sourires et suffisent pour ranger l'individu, fût-il un puits de science, parmi les ignorants. Jamais une femme n'écrira une lettre en roumain. Jamais un jeune homme n'osera faire sa cour à une jeune fille ou à une femme en roumain. Il s'exposerait au ridicule." (3)

LA HONGRIE.

La Hongrie a derrière elle, mille ans d'histoire. Vaincus en 1849, les Hongrois se sont ressaisis et ont reconquis l'autonomie militaire et commerciale. Ils sont animés du plus ardent amour pour leur langue, dont la renaissance après une éclipse momentanée, s'est affirmée de nouveau avec énergie. La langue magyare, cependant, ne saurait prétendre à dépasser les frontières de la Hongrie; cette langue d'origine orientale, sans point de contact avec les idiomes d'Europe, est en elle-même d'une difficulté extrême. Pour les rapports avec l'extérieur, une autre langue devient nécessaire; autrefois, c'était le latin, aujourd'hui, c'est le français. Quant à la langue allemande—une menace pour eux—les Hongrois l'ont ostracisée; ils repoussent d'ailleurs, la culture allemande comme "pédantesque". Outre le goût du français—fort ancien chez eux—il, existe, d'après M. Leroy-Beaulieu des affinités entre la civilisation hongroise et la culture française.

La sympathie à l'égard de la langue française, de l'art français, s'accuse de jour en jour avec plus de force.

En voici quelques preuves. A Budapest, il y a une société française dont les adhérents se comptent parmi les plus grands noms de la Hongrie. L'enseignement du français existe dans toutes les écoles. Des conférenciers de France viennent fréquemment en Hongrie et y sont accueillis avec enthousiasme. Il se publie un périodique "La Revue de Hongrie" rédigée en français, par des écrivains, des savants et des politiques hongrois. Enfin, comme presque partout, le français est la langue des salons et du grand monde.

LA GRECE.

En Grèce, le français occupe la première place, après le grec bien entendu.

Le grec qui prête à de si intéressants rapprochements avec le français eut jadis son heure d'universalité. Brunetière rappelle "la diffusion du grec" dans le monde méditéranéen, aux environs du premier siècle de l'ère chrétienne.

"Elle offre plus d'une analogie avec la diffusion de la langue française, et nous pouvons croire, que ces analogies procèdent de ce que nos vieux hellénistes, les Budé ou les Etienne, appelaient la conformité du langage français avec le grec. Les Evangiles sont en grec et aussi les pensées de Marc-Aurèle. Le grec était devenu la langue, non seulement de quelques millions d'hommes appartenant à l'élite de la société, mais aussi la langue populaire de ceux dont on pourait dire qu'ils formaient l'empire colonial de Rome et bientôt de Bysance. On écrivait en grec l'histoire même romaine. On philosophait en grec. Les romans qu'on lisait étaient grecs. La vie latine s'était imprégnée des usages de la vie grecque. On avait des précepteurs grecs dans toutes les grandes familles. Quand on faisait des tragédies, c'étaient des sujets grecs, *Agamemnon*, *Médée*, *Hippolyte*, qu'on mettait à la scène. S'il avait existé quelque part une académie pour mettre le sujet au concours, on eût pu savamment, et à bon droit, discourir de "l'universalité de la langue grecque." (4)

La Grèce moderne qui se souvient de son passé de gloire, isolée en face des peuples slaves ou germaniques, ne se réclame ni de Rome ni des Latins. Parente, cependant, des nations néo-latines—car elle est comme celles-ci issue de la culture classique—si elle a un culte pour son ancienne littérature, elle éprouve néanmoins le besoin d'une culture moderne et d'instinct ses préférences vont à la France.

Aussi bien, Athènes est-elle un centre de culture française, tandis que dans les écoles de la Grèce, à côté de la langue grecque, on fait place à la langue française.

"Il y a une vingtaine d'années, raconte M. Novicow, j'ai vu jouer *l'Etincelle* de Pailleron. Ces comédiens improvisés étaient des gens cultivés ayant vu le monde et vivant en plein dans le courant de la vie moderne. *L'Etincelle* était beaucoup plus conforme à leur manière de sentir et de penser que ne pouvait l'être une comédie grecque moderne et originale."

LA TURQUIE.

La suprématie du français en Turquie, s'accuse constante durant tout le XIXe siècle, au point qu'on enseigne cette langue dans les écoles étrangères, anglaises, allemandes, italiennes, russes et que les journaux de même, font une place au français dans leurs colonnes, tandis qu'il sert d'idiome international entre Turcs, Grecs, Arméniens, Albanais et Maronites, comme entre la Turquie elle-même et l'Occident.

A part les écoles étrangères, où l'on enseigne le français, existent trois sortes d'écoles françaises proprement dites: les écoles catholiques qui sont non confessionnelles, prospères et les plus nombreuses, les écoles juives, pour les Juifs, les écoles laïques subventionnées par la France et qui coûtent plus cher. (5)

Voici en manière de conclusion ce que raporte un correspondant d'un journal italien:

"Vous trouverez à Constantinople, des Italiens qui vous disent grand bien de l'Italie, qui par gloriole, déploient, quand vous allez chez eux, le drapeau blanc, rouge et vert. Par malheur ils ne connaissent pas la langue italienne. Si leur drapeau avait une voix, hélas! il parlerait français... Vous passez dans la grande rue de Péra. Vous croisez deux jeunes gens élégants, parfumés et bien parés. Ils parlent français. Qui sont-ils? Deux Italiens." (6)

L'EGYPTE.

M. Leroy-Beaulieu admet que la situation du français, jusque-là priviligiée est menacée, bien que les nationalistes, obéissant à la fois au bésoin de culture occidentale et à un sentiment de défiance vis-à-vis de l'Angleterre favorisant la langue française.

Le Soleil de Paris reproduit par le *Dèvoir* (10 décembre 1910) publiait un intéressant article sur cette même question du français en Egypte. L'auteur se moque d'abord agréablement de ses compatriotes français "qui débarquant à Alexandrie et ignorant totalement l'arabe, s'évertuaient à se faire comprendre des indigènes en employant le peu d'anglais qu'ils connaissaient. Régulièrement leurs efforts étaiene vains, alors que s'ils s'étaient tout bonnement contentés d'employer leur langue maternelle, trois fois sur, cinq, ils eussent réussi à se faire comprendre." Vanité de néophytes qui sachant quelques mots d'anglais étalent leur savoir de fraîche date; nous la connaissons, celle-là!

Les Arabes sont restés absolument réfractaires à l'anglais. M. Poilay présente le tableau des succès pédagogiques de l'enseignement français à tous les degrés. "Notre prééminence s'est maintenue intacte, tant en raison de l'élan donné, tant en raison de sa supériorité intrinsèque qu'en raison de l'appui que lui fournit une presse locale en partie française. Alexandrie compte trois grands quotidiens; ils sont tous imprimés en français... Port-Saïd ne possède qu'un journal; lui aussi est français. Au Caire on ne voit paraître encore plusieurs de langue française, et si deux autres se disent anglais, ne doivent-ils pas avoir un bon tiers de leur texte en français?"

Puis il conclut: "Nous règnons encore en Egypte par la langue et la culture intellectuelle. La société cosmopolite d'Alexandrie et du Caire trouve son lien commun dans l'emploi de notre langue: le vice-roi la possède fort bien ainsi que beaucoup de hauts fonctionnaires; à l'Institut, à a Société de géographie, aux congrès archéologique, elle est d'un emploi presque exclusif. Bref, sur les roves du Nil, aujourd'hui encore, il existe une aristocratie intellectuelle qui pense en français, parle en français, écrit en français. Et de cela nous pouvons être légitimement orgueilleux."

LA PERSE.

En passant, si nous jetons un coup d'oeil sur la Perse lointaine, nous voyons que le français y a pris racine, parceque les Perses tenant en égale suspicion la Russie et l'Angleterre, divisés sur tout le reste, s'accordent à considérer la langue française comme un instrument supérieur d'éducation et de culture.

LES NATIONS LATINES D'AMERIQUE.

Maintenant tournons les yeux vers les nations latines d'Amérique qui demain formeront un ensemble imposant avec lequel l'Europe et les Etats-Unis devront compter.

Elles ont une puissance d'assimilation irrésistible et dès la seconde génération, les descendants d'Allemands ou d'Anglais sont acquis à la langue espagnole ou portugaise.

Ces nations éprouvent des sympathies persistantes à l'égard du français qu'elles considèrent comme un moyen d'éducation supérieure; ceci est notoire, surtout au Brésil et dans la république Argentine ainsi qu'au Mexique qu'on peut rattacher à l'Amérique latine.

(1) L'influence sociale, acquise à la langue française, engendre au courant de sympathie nationale qui va tout à la France.

(2) Courrier Européen, 16 février 1906.

(3) Courrier Européen, 6 avril, 1906.

(4) Brunetière.

(5) Les Jeunes-Turcs—je ne parle pas politique, je constate—sont les élèves de la France qu'ils regardent comme la patrie de leur intelligence. Lors du rétablissement de la constitution, c'est la Marseillaise qu'on entendit. La raison de cette sympathie si prononcée de la part des Turcs, tiendrait à ce qu'ils croient la France plus désintéressée que les autres nations.

(6) Février, 1907.

DANS LE MONDE

375 VOIX CONTRE 190

La chambre française vote l'urgence de la loi de trois ans

Paris, 17 juin. — L'adoption par la chambre des députés du projet de loi sur le service de trois ans est désormais considéré comme certain. Trois votes successifs de la chambre, avec des majorités considérables favorables à cette mesure, indiquent quels sont les sentiments des députés à l'égard de la défense nationale.

Par 435 voix contre 125, la chambre a clos la discussion générale du projet et décidé de passer à la discussion des articles.

C'est en vain que le député millionnaire de Belleville, le socialiste Vaillant, a demandé que la discussion des articles du projet fût renvoyée jusqu'en 1914, après les élections générales.

La chambre n'a pas pris au sérieux la motion de M. Vaillant; elle l'a rejetée par 412 voix contre 149.

Enfin, le ministre de la guerre, M. Etienne, appuyé par M. Barthou, président du conseil, ayant demandé à la chambre de voter l'urgence du projet de loi, cete motion a été adoptée par 375 voix contre 190, aux applaudissements de tous ceux qui ne veulent pas que la France devienne la vasale de la Prusse.

Le vote de la chambre aura pour résultat d'empêcher les socialistes de prolonger inutilement le débat en ayant recours à des manoeuvres dilatoires.

On prévoit que le projet de loi sera finalement adopté par une majorité de 200 voix.

Dans la séance du soir, on a commencé à entendre les auteurs des divers contre-projets soumis à la chambre.

M. Jaurès, dans un long discours, a soutenu sa proposition sur le service de dix-huit mois. Il a condamné la politique de revanche, la France ne devant compter que sur elle-même depuis que la Russie a diminué ses effectifs en Pologne. Il a préconisé l'organisation de la nation armée, et il a terminé en félicitant les socialistes allemands de lutter contre le militarisme.

Le discours de M. Jaurès n'a pas obtenu le moindre succès. Un très grand nombre de députés s'étaient abstenus d'assister à la séance pour ne pas entendre l'inutile bavardage du député de Tarn.

1[illegible] KILOMETRES 762 A L'HEURE.

Maurice Prévost sur monoplan Deperdussin bat le record de la vitesse établi par Vedrines dans la Coupe Gordon Bennet

Reims, 17 juin.—Maurice Prévost, sur monoplan Deperdussin a battu aujourd'hui le record de vitesse en circuit fermé, détenu par Vedrines qui le 9 septembre dernier, à Chicago, avait fait une moyenne de 169 kilomètres 810 sur les 200 kilomètres de la Coupe Gordon Bennett.

Prévost a couvert 130 kilomètres, soit 13 tours de l'aérodrome de Reims, en 48 minutes 38 secondes, ce qui donne une moyenne de 178 kilomètres 762 à l'heure.

En tenant compte des ralentissements obligatoires dans les virages, on voit la vitesse que le merveilleux "monocoque" Deperdussin peut obtenir en ligne droite. C'est sur cet appareil que Vedrines gagna la Coupe Gordon Bennett.

Prévost a l'intention de se mettre en ligne pour la Coupe Pomery et de battre le fameux record établi par Brindejonc des Moulinais dans son raid Paris-Varsovie.

* * *

Saint-Petersbourg, 17 juin. — L'Aero-Club de Russie a offert un banquet à Brindejonc des Moulinais et lui a offert un vase en argent, en souvenir de son voyage Paris-Saint-Jetersbourg.

Brindejonc après avoir remercié l'Aéro-Club de Russie de l'accueil enthousiaste qui lui avait été fait, a déclaré vouloir se reposer deux jours.

Il repartira ensuite pour Paris, par la voie des airs, naturellement, en passant par Helsingfors, Stockholm et Copenhague.

* * *

Villacoublay, 17 juin. — Gilbert, qui était parti pour faire le voyage Villacoublay Bordeaux et retour et dont le virage à Bordeaux avait été signalé a été surpris par un orage et forcé d'atterrir à Poitiers à 3 heures. A 3 heures 30, le courageux aviateur repartait et atterrissait à Villacoublay à 5 heures.

Montpellier, 17 juin.—Le jeune aviateur Amans effectuait un vol lorsque, par suite d'une rupture d'une aile, il fit une chute de 200 mètres.

L'appareil a été complètement détruit.

Amans a été blessé dans sa chute, mais on ignore la gravité de ses blessures.

LA PESTE BUBONIQUE A HAITI.

L'épidémie s'est déclarée dans le port de Jacmel, à 30 milles de Port-au-Prince.

Port-au-Prince, 17 juin.—Une épidémie de peste bubonique s'est déclarée dans le port de Jacmel, à 30 milles d'ici. De nombreux cas sont signalés, dont quelques-uns mortels.

Le port est isolé du reste de la contrée par un cordon de troupes et le gouvernement a pris des mesures énergiques pour enrayer le fléau.

Une mission scientifique, envoyée sur les lieux par le gouvernement haïtien, a reconnu l'existence du fléau, mais a déclaré qu'il n'y avait aucun danger d'extension.

EDUCATION D'UN PRINCE.

Le prince de Galles, sac au dos, fait une marche de 30 kilomètres

Londres, 17 juin.—Le prince de Galles, qui est engagé dans l'Officers' Training Corps sous le nom de cadet "Edouard", a fait aujourd'hui une marche de 30 kilomètres avec sac et fusil.

Plusieurs cadets ont été forcés d'abandoner à mi-parcours, à cause de la chaleur et de la poussière des routes.

Dans les cinq derniers kilomètres, plusieurs cadets proposèrent au prince d'abandonner. Celui-ci répondit énergiquement: "Non!" et arriva à l'étape dans un état de fraîcheur remarquable.

LES FINANCES ALLEMANDES.

Le ministre du commerce interdit d'introduire les valeurs mexicaines sur le marché

Berlin, 17 juin.—Le ministre du commerce, M. Rheinold Sydow, a interdit sur le marché les valeurs sur l'emprunt et les chemins de fer mexicains.

Cette mesure a été prise comme suite de la requête du gouvernement qui avait demandé aux grandes banques de ne pas émettre de valeurs étrangères pour parer à la crise financière actuelle.

NOUVEAU TRAITEMENT DE LA COQUELUCHE

Le docteur Roux présente à l'académie des sciences un rapport du docteur Conor, de Tunis

Paris, 17 juin.—M. Emile Roux, directeur de l'institut Pasteur, a remis aujourd'hui à l'académie des sciences un rapport fait par le docteur Alfred Conor, sur un nouveau traitement de la coqueluche.

Le célèbre bactériologiste de l'hôpital militaire du Belvédère de Tunis, a, en collaboration avec le docteur Nicole, préparé une solution contenant des bacilles vivants de coqueluche qui a été injectée à 122 enfants qui en étaient atteints, répétant l'injection tous les deux jours.

La guérison de la coqueluche, même dans les cas les plus bénins, demande généralement de deux à six mois.

Avec le traitement du docteur Conor, 37 p. c. des enfants traités ont été guéris après trois semaines de traitement; il y eut amélioration sensible sur 40 p. c. des cas. Dans les 23 p. c. des cas restants, le traitement ne fit ni bien, ni mal.

BAGARRES EN ITALIE

Sanglant conflit entre soldats et grévistes

Milan, 17 juin.—De nombreuses bagarres ayant eu lieu entre grévistes et non grévistes, la troupe a été forcée d'intervenir. Il y a plusieurs soldats et grévistes blessés.

La grève générale avait été proclamée dimanche dernier pour protester contre la condamnation de dix-huit ouvriers ayant manifesté trop violemment pendant la grève des usines de fer.

Les grévistes ont essayé de faire prendre le mouvement dans toute l'Italie, mais n'ont pas réussi jusqu'alors, bien que la situation, à Milan, devienne plus grave.

Les autorités ont pris des mesures énergiques et déclarent être prêtes à parer toute éventualité.

A PANAMA

Bataille entre nègres et espagnols

Panama, 17 juin.—Un conflit sérieux a eu lieu entre les ouvriers nègres et espagnols, les nègres ayant voulu monter dans un train réservé aux espagnols.

Les adversaires se lancèrent mutuellement des pierres à la tête. Il y eut un tué et plusieurs blessés.

Beaucoup d'arrestations ont été opérées.

DEVORE PAR LES CHIENS

Le jeune neveu du comte de Noailes est victime de sa désobéissance

Trouville, 11 juin.—Malgré la défense de sa gouvernante le jeune neveu du comte de Noailles ayant pénétré dans un chenil où se trouvaient douze chiens furieux destinés à la police, a été mis en pièces.

BAGARRES EN ANGLETERRE

Partisans et adversaires du Home Rule se rencontrent à Leeds

Leeds, 15 juin.—Sir Edward Carson, le principal adversaire du Home Rule en Irlande, a été blessé à la tête par un projectile lancé par un inconu, lorsqu'il se rendait à l'hôtel de ville.

Une procession avait été formée à son arrivée, mais des membres du parti opposé ayant voulu la disperser, des bagarres se sont produites.

Le chef des Unionistes, légèrement blessé, continue la campagne qu'il a commencée dans les provinces contre le Home Rule.

Une femme s'est emparée du drapeau que portait un anti-home rulers à la procession.

UN BANDIT SICILIEN GRACIE

Victor-Emmanuel gracie un forçat après 50 ans de bagne

Milan, 16 juin.—Le roi Victor-Emmanuel a gracié le fameux brigand sicilien Giuseppe Ferrara, qui était au bagne depuis 50 ans. Ferrara, qui est maintenant âgé de 70 ans, est parti à Palerme, rejoindre son frère aîné, récemment gracié par le roi.

On a demandé à Ferrara d'écrire ses impressions sur la vie moderne et les nouvelles inventions inconnues de lui, trains, bicyclettes, automobiles, aéroplanes, etc.. L'ancien forçat est littéralement stupéfié.

Le roi a, dit-on, l'intention de libérer tous les vieux forçats dont la conduite a été bonne. Cette libération serait déjà un fait accompli si le nouveau code pénal était en vigueur.

LE VOTE DES FEMMES

Un projet de loi adopté dans l'Illinois

Springfield, (Illinois), 11 juin —Le projet de loi sur le suffrage des femmes, qui avait été voté récemment par le sénat, a été voté cet après-midi par l'autre chambre de la législature.

Aux termes de cete loi, les femmes sont citoyennes des Etats Unis et qui sont âgées de vingt et un ans pourront prendre part à l'élection des délégués chargés de nomemr le gouverneur, à l'élection de tous les fonctionnaires des villes et villages, des magistrats de police et d'un grand nombre d'autres fonctionnaires.

CRIMINEL ATTENTAT

Une bombe envoyée par la poste explose dans les mains des personnes qui la reçoivent

Sherbrook (Province de Québec, Canada), 17 juin.—Une machine infernale envoyée aujourd'hui par la poste à Mme Théodore Bilodeau, de cette ville, a fait explosion alors que cette dernière, aidée de sa belle-soeur, défaisait le paquet qu'elles venaient de recevoir. Mme Bilodeau a été tuée sur le coup et sa belle-soeur mortellement blessée. La force de l'explosion avait projeté cette dernière contre le mur de la chambre où les deux femmes se trouvaient, et lui arrachait littéralement les bras. La maison a été détruite.

La police, qui s'est mise, dès la première nouvelle de ce criminel attentat, à la recherche d'une piste, n'a encore rien découvert. Pour l'instant, elle cherche à retrouver, par les voies usuelles, l'expéditeur du dangereux paquet. Dans la chambre où la machine infernale a fait explosion, on a trouvé des fragments d'une lettre écrite en français, laquelle, suppose-t-on, devait être renfermée dans la bombe.

Mme Bilodeau est la femme d'un entrepreneur de Sherbrook.

WALLONS ET FLAMANDS

L'Etoile Belge explique pour quels motifs l'union de 1830 entre Flamands et Wallons ne fut pas un mariage d'amour, mais un mariage de raison:

"Séparés par leur tempérament, par leurs moeurs, par leur langue, les Flamands et les Wallons n'éprouvaient pas, en 1830, les sentiments chantés par Antoine Clesse; mais ils s'accommodèrent du régime nouveau que les circonstances avaient rendu possible. Ils jouirent, sous des institutions communes, d'une liberté nouvelle en Europe. Ils connurent le repos, la paix, la prospérité, en un mot, la douceur de vivre. Ils apprirent à tenir à ces institutions communes, qui leur permettraient de penser librement. Ils furent reconnaissants à nos hommes d'Etat de 1830, aussi jeunes que les généraux imberbes de la république, de la sagesse et de la clairvoyance qu'ils apportèrent à développer l'oeuvre du congrès national. Et ils vouèrent un attachement profond à la dynastie qui incarnait à leurs yeux le régime nouveau. Mais Flamands et Wallons demeurèrent fidèles à l'esprit de leur race, et l'union ne devint pas l'unité.

"Voici qu'après trois quarts de siècle, le mariage de raison est troublé par cette même querelle des langues qui fut l'une des causes de la révolution de 1830. A vouloir imposer aux deux races, par des mesures législatives, une unité factice, on risque de réveiller le vieux génie séparatiste et particulariste. On risque, aussi, en essayant de nuire à l'extension de la culture française, de mécontenter non seulement l'élite flamande mais la population wallonne tout entière. C'est un danger grave, le plus grave que la Belgique ait couru depuis 1830. L'esprit de cantate est tolérable dans les cantates et dans les chansons bachiques: mais il ne vaut rien quand il se répand dans les lois".

LA POPULATION DE LA BELGIQUE

Le *Moniteur* publie le relevé officiel de la population du royaume au 31 décembre écoulé.

La Belgique compte 7,571,387 habitants dont 3,756,872 hommes et 3,814,505 femmes.

Dans ce total, le Brabant seul entre pour 1,2522,941 âmes. Puis viennent: le Hainaut, pour 1,247,042; la Flandre orientale, pour 1,134,079; Anvers, pour 1,004,909; Liége, pour 980,649; la Flandre occidentale, pour 884,777; Namur, pour 364,319; le Limbourg, pour 284,171; enfin, le Luxembourg, pour 232,500.

La ville la plus peuplée du pays est Anvers avec 312,884 habitants, le record inverse reste détenu par Zoetenaye avec 31 habitants, bien qu'en progrès sur l'année dernière.

Bruxelles en compte 475,808; Anderlecht, 63,315; Etterbeek, 34,557; Forest, 27,340; Ixelles, 81,772; Jette-Saint-Pierre, 14,830; Koekelberg, 12,606; Laeken, 37,670; Molenbeek-Saint-Jean, 76,248; Saint-Gilles, 66,572; St-Josse-ten-Noode, 32,447; Schaerbeek, 90,231; Uccle, 29,282; Watermael-Boitsfort, 6,141.

EN BELGIQUE.

La loi militaire

La chambre belge a adopté en deuxième lecture le projet réorganisant l'armée sur la base du recrutement par le service personnel généralisé.

Le projet fut déposé au mois de novembre dernier et le gouvernement demanda l'urgence, considérant qu'il était indispensable d'augmenter les effectifs de l'armée active, en présence d'une situation internationale qui pouvait constituer un danger pour la Belgique.

La réforme, telle qu'elle sort des délibérations de la chambre, n'est pas aussi complète que l'espéraient les éléments libéraux qui ont toujours réclamé le service général. On estime qu'elle ne donne pas une augmentation suffisante des effectifs, qu'elle consacre l'abus des exemptions et qu'elle n'offre pas assez de garanties au point de vue de l'impartialité des conseils de milice: mais telle quelle, la réforme assure à la Belgique une armée, sur pied de guerre, de 350,000 hommes, ce qui permettra de constituer une armée de campagne sérieuse.

Avant le vote, M. Héchet, député de Liège, a fait une déclaration au nom d'un groupe de députés radicaux pour expliquer le vote négatif de ce groupe, qui trouve la réforme insuffisante et inefficace, parce que, depuis les déclarations du gouvernement, la loi ne sortira réellement ses effets qu'en 1918 et que ce n'est qu'en 1926 que les effectifs jugés nécessaires seront atteints. Dans ces conditions, le groupe radical estime que la réforme n'assure en rien la défense immédiate de la Belgique, et il a voulu laisser au gouvernement et à la droite la responsabilité des mesures tardives, insuffisantes, "entachées par l'esprit de parti" que l'on vient de prendre.

D'autre part, M. Masson, député libéral de Mons, a fait une déclaration au nom d'un groupe libéral pour constater que de graves défauts subsistent dans la réforme, mais que lui et ses amis émettent un vote affirmatif, parce que l'iniquité du volontariat d'un an a disparu du projet et parce qu'il constitura un progrès sur le régime existant. M. Masson a déclaré que le vote affirmatif des libéraux ne peut être considéré comme une marque de confiance pour un gouvernement que la gauche ne cesse et ne cessera de combattre.

La réforme militaire a été votée finalement par 104 voix catholiques et libérales contre 62 voix socialistes et radicales et 3 abstentions.

Fête Nationale

Programme Général

LUNDI, LE 23 JUIN

Le soir: Grand banquet au Royal Alexandra. Santés et discours.

MARDI, LE 24 JUIN

A 9.30: Procession des Sociétés Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg et de Saint-Boniface, des Sociétés Saint-Jean-Baptiste Provinciales, Sociétés Françaises, Belges et Métisses, de l'Eglise du Sacré-Coeur à la Cathédrale. Le départ aura lieu du Sacré-Coeur.

A 10.30: Messe Pontificale à la Cathédrale.

A 3.30: Promenade en automobile à travers la ville. Pique-nique sur le terrain du collège, à Saint-Boniface.

A 8.30: Discours patriotiques à l'Auditorium Rink, coin des rues York et Garry. Orateur de circonstance: Henri Bourassa.

MERCREDI, LE 25 JUIN

Congrès dans la salle du collège de Saint-Boniface. Trois séances:

1ère, l'avant-midi: la colonisation.

2ème, l'après-midi: la colonisation.

3ème, le soir: la presse catholique et la langue française.

TAUX REDUITS

Il y aura des billets réduits sur tous les chemins de fer.

Le Bilan d'une Conquete

POLE NORD — POLE SUD

Dans les annales des découvertes géographiques, les années 1909, 1911 et 1912 brilleront d'un rayonnant éclat. 6 avril 1909: Peary prend possession du pôle nord! 14 décembre 1911: Amundsen plante le pavillon norvégien au Pôle Sud! 18 janvier 1912: Scott, atteignant à son tour le pôle austral et relevant les traces du passage d'Amundsen, authentifie la découverte de celui-ci. Après plus de quatre cents ans de bataille, les pôles sont enfin conquis!

C'est le moment de dresser ce qu'on peut appeler le bilan héroïque de la conquête. Que de vies humaines ont été sacrifiées! Que de drames se sont déroulés dans le grand désert blanc des banquises, sous le sombre et sinistre voile de la nuit polaire!

Combien, parmi ceux qui se sont noblement dévoués à cette grande oeuvre de découverte, ont eu pour toute récompense la plus affreuse des agonies!

Deux ennemis: le scorbut et la banquise.

C'est tout d'abord au Pôle Nord que s'est tournée l'audace des navigateurs. L'action, durant plus de deux siècles, n'était encore engagée qu'aux frontières du monde arctique: le Hollandais Hudson qui, en 1607, atteint 80o 25' de latitude septentrionale, c'est-à-dire arrive à 1,120 kilomètres (696 milles) du Pôle, et l'Anglais Philipps qui, en 1773, s'avance au 80o 48', soit 1,082 (672 milles) du Pôle, détiennent alors les "records" vers le nord. Et déjà on compte les victimes!

En ces temps où la médecine et la science de l'hygiène étaient encore balbutiantes, le plus redoutable adversaire des explorateurs polaires est le scorbut, un mal qui ne pardonne pas. A peine l'hivernage est-il commencé, le gibier se fait rare: plus de vivres frais, rien que le lard, le poisson fumé, les salaisons. Soudain, un beau jour, un matelot se plaint de faiblesse, sa peau se couvre de taches terreuses et rugueuses, ses gencives se ramollissent et saignent: le malheureux est frappé par la terrible maladie! Sa faiblesse augmente, sa déchéance physique s'accuse, ses dents tombent, des abcès surviennent et bientôt le scorbutique succombe. Ainsi périssent, en 1597, Barentz dans la Nouvelle-Zemble dont il vient de révéler l'existence, et, en 1741, au cours d'un cruel hivernage, Behring, avec une dizaine de ses compagnons, dans l'île qui porte son nom, au large, vers l'est du Kamtchatka.

Autre ennemi: la presion exercée par la banquise sur les coques des navires. Longtemps, jusque dans le courant du XIXe siècle, on ne songea pas à construire des vaisseaux spéciaux en vue des expéditions polaires. Pris dans l'étau des glaces, le bâtiment, trop faible de membrure, était brisé comme une coquille de noix. C'est de la sorte que fut englouti, en 1833, dans les convulsions de la banquise, au cours d'une expédition sur les côtes orientales du Groënland, le brick français *la Lilloise*, avec son équipage et son commandant, le lieutenant de vaisseau de Blosseville.

Duel meurtrier avec les glaces

Vers le milieu du XIXe siècle, la hardiesse des conquérants du Pôle s'accroît. Leur rêve à tous, c'est de dépasser Parry qui, en 1827, est parvenu, au nord de l'Amérique, à 82o 45' de latitude nord, c'est-à-dire à 865 kilomètres (520 milles) seulement du Pôle. Un corps à corps furieux s'engage entre eux et les glaces. Duel meurtrier, hélas! Les catastrophes succèdent aux catastrophes et le martyrologe du pôle s'allonge.

Le 26 mai 1845, sir John Franklin quittait l'Angleterre avec deux navires, l'*Erebus* et le *Terror*, pourvus de cent soixante-huit hommes d'équipage. Le but de l'expédition? Pénétrer dans l'océan Arctique par la mer de Baffin, le traverser au nord de l'Amérique et revenir par le détroit de Behring. Vers le milieu d'août, les deux bâtiments sont aperçus par des baleiniers, à l'entrée de la baie de Melville, par 77o 48' de latitude. Puis, plus de nouvelles. Les bâtiments avaient été pris par les glaces, dans la baie de Melville, sans pouvoir désormais se dégager de la banquise. Des cent soixante-huit membres de l'expédition, pas un ne survécut.

A peine moins tragique le sort de la *Jeannette* et de l'expédition Greely, deux épisodes les plus émouvants de la conquête des Pôles.

L'expédition américaine de la *Jeannette* avait été organisée par le *New York Herald* et son commandement confié au lieutenant de vaisseau De Long, de la marine fédérale. Le 8 juillet 1879, la *Jeannette*, ayant à son bord trente-deux officiers, savants, matelots et chasseurs indiens, quittait San Francisco. L'objectif de l'expédition était d' atteindre le Pôle Nord par le détroit de Behring.

Après deux pénibles hivernages, la *Jeannette*, très endommagée par le choc des glaces, se trouvait, le 9 juin 1881, au nord de la Sibérie, au delà du 77o. Attaqué par la banquise disloquée, elle disparut après un effroyable assaut. Les naufragés se mirent en route vers les côtes sibériennes. Tous devaient périr, après des souffrances inouïes, à l'excepton du second, Melville, et des quelques hommes qui avaient pris place dans son canot, lors d'une tempête survenue le 12 septembre 1881.

Quant à l'expédition Greely, américaine elle aussi, après avoir séjourné deux ans dans les régions arctiques et n'ayant pas reçu les secours qu'elle attendait, elle revenait par ses propres moyens, quand elle fut surprise en octobre 1883 par la disette et la nuit polaire sur le rivage de la terre de Grinnell au Camp-Clay. A la fin de l'hiver, la troupe était à bout de résistance. Du 19 mars 1884 au 18 juin, quinze de ces infortunés moururent d'inanition, de maladie ou se noyèrent. Les survivants furent peu après recueillis par un navire de leur nationalité.

L'attaque décisive.

Dès lors, c'en est heureusement fini des grands désastres. Grâce à l'expérience acquise, les expéditions sont organisées avec plus de méthode.

Certes le téméraire Andrée, l'ingénieur suédois, qui a conçu le projet d'atteindre le Pôle Nord en ballon, s'envole, le 11 juillet 1897, du Spitzberg, à bord de son "sphérique" *Oren*, et disparaît à tout jamais, ainsi que ses deux compagnons, Fraenkel et Strindberg; mais cette folle entreprise peut être considérée comme véritable suicide. Voici, au contraire, Nansen, qui, après avoir bravé les pires dangers, mais sans qu'il y ait eu mort d'homme, s'avance en 1895 jusqu'à 86o 13' de latitude septentrionale. En 1898, l'expédition américaine Wellmann, dirigée vers la Terre François-Joseph, frôle de bien près le désastre, la banquise sur laquelle elle progressait s'étant mise en mouvement, ayant failli rendre impossible la retraite; pourtant, elle se tire d'affaire n'ayant qu'une victime, un matelot norvégien.

Le plus grave accident qui ait marqué l'attaque décisive du Pôle, se produisit au cours de l'expédition italienne de la *Stella-Polare*, sous les ordres du duc des Abruzzes. Le 11 mars 1900, le commandant Cagni quittait la baie de Teplitz, lieu d'hivernage, avec treize hommes, afin de pousser une pointe en traîneau vers le Pôle; le 22, Cagni renvoyait en arrière un groupe composé du lieutenant de vaisseau Querini, du guide des Alpes Ollier, et du mécanicien norvégien Stökken. Les trois infortunés ne revinrent jamais à la baie de Teplitz.

Quant à la conquête du Pôle par Peary, elle fit une victime, celle d'un officier du *Roosevelt*, M. G. Marvin, qui se noya le 10 avril 1909—quatre jours après la découverte—à 45 milles au nord du cap Columbia.

Cette triste fin portait à sept-cent-quatre-vingt environ le nombre des existences humaines sacrifiées à la conquête du Pôle Nord depuis le début du XVIe siècle.

Les victimes du Pôle Sud.

Beaucoup moins meurtrier a été le Pôle Sud, où les explorateurs avancent sur la terre ferme, et non plus sur un océan gelé. Ajoutez que, de ce côté, l'attaque a commencé à une époque où l'on pouvait déjà tirer un enseignement des tentatives faites contre le Pôle Nord. Cook en 1774, et Dumont d'Urville en 1838-1840, n'avaient fait qu'effleurer les terres antarctiques. James Ross, en 1842, aperçut la Grande Barrière, mais ne s'y aventura pas. La lutte ne devait reprendre que cinquante-six ans plus tard, en 1898, avec l'expédition belge de Gerlache.

Alors commence la liste funèbre. Le 22 janvier 1898, le navire de Gerlache, la *Belgica*, est en vue des terres antarctiques: un matelot, Wiencke, tombe à la mer, et, paralysé par le froid, se noie. Quelques mois plus tard, pendant l'hivernage sur la Terre de Graham, un membre de la mission, Emile Danco, déprimé par la nuit polaire, était atteint de graves troubles cardiaques et mourait, dans une crise d'étouffement, le 5 juin 1898. L'année suivante, l'expédition norvégienne de la *Southern-Cross*, dirigée par Borchgrevink, subissait les pires tortures pendant son hivernage à la Terre Victoria; un des zoologistes, Nicholaï Hansa, tomba malade et succomba le 14 octobre 1899.

C'est un miracle si, en janvier 1909, Shackleton et ses compagnons, obligés de rétrograder à 178 (110 milles) du Pôle, faute de vivres, échappèrent à la mort durant la descente du glacier de Beardmore: leur bonne étoile les sauva du péril. On sait comment Scott et ses quatre compagnons, moins heureux, périrent en mars 1912 à leur retour du Pôle. La conquête du Pôle austral se chiffre donc par huit morts d'hommes.

Le chapitre des dépenses.

La conquête des Pôles n'a pas seulement été meurtrière, elle a exigé aussi de gros sacrifices d'argent. On ne compte pas moins de cinquante expéditions durant les XVIIe et XVIIIe siècles, et soixante-dix-neuf de 1800 à 1909, dont chacune entraîne des frais considérables. La mission de l'amiral Franklin revint à 2,800,000 francs ($560,000). Pour en faire rechercher les survivants le gouvernement anglais dépensa par la suite 20 millions ($4,000,000) et sacrifia en outre cinq vaisseaux de guerre, abandonnés dans la banquise. De son côté, l'Amérique, en vue de retrouver les débris des équipages de l'*Erebus* et du *Terror*, déboursa de 3 à 4 millions ($600,000 à $800,000).

Les plus gros frais des expéditions polaires sont nécessités par l'achat du navire. En ces vingt dernières années, ce chapitre de la dépense s'est d'ailleurs sensiblement accru par suite de l'habitude prise de faire construire, en vue de l'attaque des pôles, des bâtiments de structure spéciale, très résistants de membrure et de coque. Nansen, en faisant établir son *Fram*, fut le premier à s'engager dans cette voie. Il est à noter qu'on compensa cette augmentation de dépenses en réduisant le personnel des explorations. Ainsi l'expédition de Nansen de 1893-1895 ne revint qu'à 622,000 francs ($124,000), parce que son chef ne s'était fait accompagner que de douze auxiliaires. L'expédition américaine Wellmann de 1898, à bord du *Fritdjof*, elle aussi à effectif réduit et ne comprenant que neuf personnes, coûta un peu plus: 700,000 francs ($140,000). Quant à la dernière expédition de Peary, celle qui "enleva" la conquête du Pôle, elle nécessita une mise de fonds de 5000,000 francs ($100,000), fournis par le *Peary Arctic Club;* dans ce chiffre n'entrait pas le prix du bâtiment, le *Roosevelt*.

D'après une statistique norvégienne, rien que de 1800 à 1909 l'attaque du Pôle Nord a coûté 68 millons ($1,360,000) et, en tenant compte des expéditions faites depuis le XVIe siècle, le prix de revient de sa conquête peut être fixé à 90 millions ($1,800,000).

Un Pôle à bon marché.

En ce qui concerne le Pôle Sud, les dépenses étant réparties sur un laps de temps moins considérable, l'évaluation peut atteindre à plus de précision. L'expédition de Gerlache a coûté 300,000 francs ($60,000), celle de Borchgrevink, 500,000 ($100,000), la mission écossaise Bruce (1901-1903) à bord du *Scotia*, 850,000 ($170,000); celle, allemande, du Dr Erich von Drygalski (1902-1903), 1,500,000 francs ($300,000). La construction du navire, le *Gauss*, coûta à elle seule 600,000 francs ($120,000); l'établissement d'une station scientifique, éclairée à la lumière électrique, sur la Terre Empereur-Guillaume-II, 50,000 francs ($10,000).

Cette mission Drygalski, la première exploration de Scott (1902-1904) et celle de Shackleton (1908-1909) constituent les trois plus dispendieuses expéditions antarctiques. Scott avait comme bâtiment la *Discovery*, qui coûta 1,250,000 francs ($250,000); les appointements attribués aux membres de l'expédition montaient à 500,000 francs ($100,000); le coût du charbon et des vivres était de 250,000 francs ($50,000). Le budget total s'élevait à 2,500,000 francs ($500,000.)

Shackleton qui, en fait de navire, se contenta d'un phoquier ordinaire, le *Nimrod* disposait de 1,125,000 francs ($250,000). Quant aux deux expéditions françaises du Dr Jean Charcot, celle de 1903-1905 à bord du *Français*, et celle de 1908-1910 à bord du *Pourquoi Pas?* elles nécessitèrent respectivement un débours de 450,000 ($90,000) et de 800,000 ($160,000) francs.

En totalisant les dépenses faites de 1772 à 1912—de Cook à Scott—on peut estimer à environ 14 millions ($2,800,000) le "prix de revient du Pôle Sud.

* * *

CE QUE RAPPORTERA LA DECOUVERTE DES POLES.

Mais comment calculé ce qu'a coûté à l'humanité l'ignorance où elle est encore de ce qui se passe dans les régions circumpolaires? Si on l'essayait, ce ne serait plus des millions, mais des milliards qu'il faudrait aligner; ce serait des vies humaines par milliers dont il faudrait enregistrer la disparation.

Un seul exemple suffira pour le prouver.

Le *Titanic*, en se jetant, pour y périr, avec dix-huit cents passagers, au milieu d'une banquise dont il ignorait l'existence, a brutalement, l'an dernier rappelé au monde civilisé que la plus importante des routes de l'Atlantique est, pendant plusieurs mois de l'année, menacée en permanence par la dérive des glaces de l'océan Glacial arctique.

Le point où les courants se rencontrent

Il semble bien, en effet, que les régions circumpolaires jouent, dans la vie générale du globe, un des rôles les plus importants.

C'est vers les Pôles, ne l'oublions pas, qu'à toutes les latitudes l'aiguille aimantée de la boussole se dirige sans cesse. Cette aiguille nous indique la puissance universelle de l'axe magnétique du globe, cet axe perpétuellement mobile, qui, vraisemblablement, n'est autre chose que la résultante du tournoiement de la sphère terrestre, tantôt devant le flambeau du soleil, tantôt devant le froid de l'espace stellaire. Sur les déserts glacés de la calotte polaire, les aurores boréales, ondulant au milieu du cel, montrent les orages diffus qui se déploient dans les hauteurs de l'atmosphère, à la rencontre des masses d'air venues de tous les points de la planète.

Et ce ne sont pas seulement les airs, mais aussi les eaux, qui viennent se mélanger autour des deux régions polaires, surtout autour du Pôle arctique, entouré d'un océan continu.

Nous voyons le Gulf-Stream, sorti des mers tropicales, s'infléchir au nord-est vers l'Europe, venir réchauffer nos côtes et attiédir nos climats avec la chaleur puisée autour des Antilles. Se dirigeant lentement vers le bassin polaire, il sème sur les côtes désertes de l'Océan boréal les bois flottants arrachés aux forêts des pays chauds; puis il disparaît, sans plus laisser de traces visibles, dans la région glaciale.

Mais sur la rive opposée de l'Atlantique, vers le Groenland, vers le Labrador, Terre-Neuve, les Etats-Unis, descend en sens inverse, vers le sud, le large courant polaire, chargé de glaces. Celui-là refroidit les côtes américaines, et New-York, sous la latitude de Naples ou de Lisbonne, garde son fleuve gelé plusieurs mois par an.

Où et comment s'opère la transfusion d'un de ces courants dans l'autre? Que devient le reste de chaleur de ce Gulf-Stream qu se couvre de glaces dès le nord de l'Asie? On voit par le voyage du navire de Nansen, emprisonné dans les banquises, que le grand plateau glacé marche sans arrêt des côtes orientales de Sibérie vers les terres polaires, frôle la Terre-François-Joseph et le Spitzberg, puis se fragmente à l'approche de l'été, en s'engageant dans les détroits qui entourent le Groënland. Mais les hommes n'ont observé et suivi qu'une seule fois d'une manière continue ce grand voyage des glaces, qui varie chaque année sans nous avoir dit son secret.

C'est ce secret qu'il nous faut connaître; car, pour l'Europe et pour l'Amérique du Nord, c'est de la fluctuation ou de la rencontre de ces courants chauds et froids que dépendent surtout les variations du climat, qui se révèlent à nous d'une façon si brusque et souvent si déconcertante.

Sur les eaux chaudes du Gulf-Stream, l'air attiédi s'allège; sur les étendues glacées au contraire reposent des couches d'air froid et pesant qui suivent les mouvements de la masse en dérive. Et la rencontre de ces airs froids et tièdes condense l'humidité, épaissit les brouillards, précipite les pluies, déchaîne les tempêtes. Chaque jour, la presse quotidienne annonce quelque dépression barométrique qui s'avance sur les mers avant d'atteindre l'Europe. Or, c'est de la dimension et de la situation des glaces de la banquise arctique que dépendent en grande partie les courants aériens de l'Atlantique nord, nos jours de soleil et de pluie, nos hivers rigoureux ou doux, nos étés brûlants ou humides.

Annonce du mouvement des glaces

Le travail est déjà commencé. Tous les mois, il se publie à New-York, par les soins de l'Amirauté, des cartes destinées à renseigner les navigateurs sur la limite méridionale probable de la zone où se rencontrent les glaces flottantes.

Ces *Pilot-Charts* résument, d'une façon générale, l'état de la mer fréquentée par les navires de l'Europe, Terre-Neuve et l'Amérique, indiquant les glaces flottantes, les épaves dangereuses et la marche des dépressions barométriques. Mais à ces cartes manque le point de départ qui leur donnerait leur vraie signification. Les glaces qui y figurent ne sont que les derniers débris de la banquise déjà disloquée, débris détachés depuis des mois, et qui, arrivés à ce point, ont depuis longtemps produit sur l'Océan et sur le climat des deux continents leur action que nul n'a pu prévoir.

Savoir exactement dans quelles conditions se produit le mouvement des glaces, quelle direction prennent les principaux bancs, quelle est l'importance et l'étendue de ceux-ci, serait pour la mer et pour la terre un ensemble de renseignements précieux.

Un premier pas, motivé par la perte du *Titanic*, vient d'être fait par le gouvernement britannique. Le navire *Scotia*, qui avait servi, sous la direction du Dr Bruce, à l'exploration de la région antarctique, vient d'être réarmé en vue d'une croisière dans l'Atlantique nord, pour l'étude de glaces flottantes.

Equipé spécialement à Dundee, et pourvu d'appareils de télégraphie sans fil, le *Scotia* aura pour mission de croiser, pendant toute la durée de la dérive polaire, au sud du Groënland, en se tenant sans cesse en relations avec les stations de Terre-Neuve et du Labrador.

Tandis que les autres navires en marche sur l'Océan se préoccuperont surtout d'éviter le péril des glaces en dérive, ce seront précisément ces glaces et ce péril que le vaillant équipage devra rechercher, afin d'en prévenir autrui. Il lui faudra observer, contourner ou traverser les banquises, répérer les groupes d'icebergs, en calculer la marche et la vitesse, indiquer à l'avance par ses messages télégraphiques les lieux et les dates de leurs prochains passages sur la route des trans-atlantiques; et ceux-ci recevront, en pleine mer ou avant leur départ d'Amérique, l'indication des dangers semés sur leur route. En même temps, les observations thermométriques ou barométriques du navire-vigie prépareront pour un avenir prochain la prescience des mouvements variables des courants marins ou atmosphériques.

Prévision du temps qu'il fera.

Il faudra en venir à entreprendre des études analogues dans des stations fixes, en même temps que par navires, sur toute la bordure des deux calottes polaires, de façon à organiser, en même temps que la protection des routes maritimes, la prévision rationnelle du temps.

Il existe déjà, aux Etats-Unis, un "bureau du Temps", le *Weather-bureau*, spécialement chargé de donner aux agriculteurs des renseignements sur le temps probable. En France, notre bureau central météorologique a pu organiser, lui aussi, un service de renseignements et, quotidiennement, il envoie dans tous les ports un télégramme indiquant l'état probable de l'atmosphère pendant la journée et les tempêtes dont l'approche est signalée.

Mais, en Europe comme en Amérique, nous ne pouvons faire la prévision du temps qu'à très brève échéance, parce que certains éléments essentiels de la question font défaut; nous ignorons absolument ce qui se passe sur l'Atlantique boréal et sur l'océan Arctique. Or les circonstances météorologiques dont l'Atlantique est le théâtre ont pour origine des phénomènes qui

(*A suivre sur la page 9*)

AU COLLEGE

Brillante Distribution de Prix. Mgr Stagni y Assiste.

La série des fêtes de fin d'année du Collège de Saint-Boniface s'est ouverte mardi dernier par l'audition de la désopilante comédie "Disparu".

Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Mathieu, évêque de Régina, Mgr Charlebois, évêque de Bérénice, vicaire apostolique du Keewatin, Mgr A. Béliveau, évêque-élu, auxiliaire au siège de Saint-Boniface, Mgr Budka, évêque ruthène, l'abbé mitré de Bellafontaine, le R. P. Alexis, capucin, honoraient de leur présence cette séance. Un nombreux clergé accompagnait les représentants de l'épiscopat.

La réputation de bons acteurs des élèves, a comme toujours attiré un nombreux public. Et personne n'a regretté cette veillée car on a ri jusqu'aux larmes.

M. Joseph Landry, qui tenait le rôle de Philibert Rabuté a charmé son auditoire par son brio et son naturel. M. Aimé Bertrand dans le rôle de Frédéric Montgirault a ausi remporté un succès bien mérité.

Voici le programme qui fut exécuté à cette séance:

DISPARU!!!

Comédie en trois actes
par
Bisson et Sylvane

PERSONNAGES.

Philibert Rabuté, huissier de sa profession, cousin de M. Montgirault ....Joseph Landry
Frédéris Montgirault, artiste peintre ....Aimé Bertrand
Gaston Boisanfray, ami de M. Montgirault, Joseph Beaupré
M. Mévrel, ami de M. Montgirault ...... Marcien Beaupré
Sosthènes Maillachoux, domestique de M. Montgirault ... Lucien Senez
Lord Barlington, lord anglais, locataire de l'atelier de M. Montgirault .. Joseph Goulet
Un commissaire de justice, venu pour faire l'enquête sur la disparition ...... Georges Barré
Dominique, simple messager. ... Marius Benoist

ACTE I.

Chez Montgirault.

Un salon-atelier. Ameublement de fantaisie, riche et artistique. Au fond, large divan, surchargé de coussins. Tableaux toiles sur chevalets, statuettes, objets d'art, fleurs, etc., etc.

FREDERIC EST DISPARU!!

ACTE II.

Même décor.

Les meubles sont recouverts de housses. Un lit de fer est dressé au fond, face au public. Près du lit, une table de nuit. Les tiroirs du bureau sont sous les scellés.

FREDERIC EST REVENU!!

ACTE III.

Même décor—le lit est enlevé.

FREDERIC EST APPARU!!

* * *

JEUDI SOIR

Jeudi soir, le Collège recevait la visite de Mgr Stagni, délégué apostolique. Mgr Stagni prit le souper au collège en compagnie de Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Mathieu, évêque de Régina, Mgr Charlebois, évêque de Bérénice Mgr Béliveau, évêque-élu, auxiliaire de Saint-Boniface, Mgr Budka, évêque ruthène.

Puis il assista à la distribution solennelle des prix.

Voici le programe suivi:

A. M. D. G.

COLLEGE DE SAINT-BONIFACE.

Distribution solennelle sous la présidence de Son Excellence Mgr Pellegrino Stagni, Délégué Apostolique du Canada.

PROGRAMME

Ouverture— Marche Pontificale. *C. Gounod.* Orchestre.

Cantate à Son Excellence. *Auber.* Choeur.

Distribution des prix—Première partie.

Scène de Prison. *C. Gounod.* orchestre.

Adresses à Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique:

Adresse française: A. DeMargerie.

Adresse anglaise: J. Vasselenak.

A Greeting to His Excellency, *Mendelsohn.*

W. T. Peiletier, E. Gauvin, L. Prud'homme, J. McDevitt, A. Tremblay.

Distribution des prix—seconde partie.

O Canada God Save the King

* * *

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs le texte de l'adresse française et celui de l'adresse des élèves de langue anglaise.

A Son Excellence Mgr Pellegrino-Franceseo Stagni, Archevêque d'Aquila, Délégué Apostolique du Canada et de Terreneuve.

Excellence,

Les élèves du collège de Saint-Boniface sont ravis de saluer celui qui représente à leurs yeux l'Autorité chrétiennément chérie du successeur de Saint-Pierre. C'est qu'ils ont apprit, à l'école des ancêtres, à voir dans le saint Vieillard de Rome un père toujours prêt, malgré les sollicitudes infinies de sa charge apostolique, à accueillir ses enfants, à les entendre, à les consoler, à relever leur courage et à les bénir.

Et vous êtes, Excellence, le représentant de cette force surnaturelle qui nous vient de là-bas. Vous êtes de plus le délégué de ce pontife profondément aimé qui nous a ouvert les portes du Tabernacle pour la communion fréquente. Oh! comment pourrions-nous assez le remercier pour cette nourriture divine qui nous aide à vaincre dans les combats quotidiens de notre vie d'écoliers et qui nous prépare à un avenir fervent! Grâce au Souverain Pontife actuel nous pouvons maintenant faire entrer à l'aurore de notre vie le Dieu qui frappe avec amour à la porte de tout coeur humain. Et c'est avec un coeur tout rempli de la dévotion eucharistique que nous vous disons, Excellence, un reconnaissant merci de votre visite au collège de Saint-Boniface.

Cette maison que vous daignez honorer de votre présence, aujourd'hui, fêtera bientôt son centenaire. Fondée par Mgr Provencher, en 1818, et mise sous le patronage de saint Joseph, elle est allée grandissante à mesure que le pays se développait. Combien zélés furent-ils ceux-là qui, au cours d'un siècle, y ont cultivé l'enseignement classique et religieux! Les RR. PP. Oblats ont généreusement accepté les privations inséparables d'une institution encore dans les langes. Par leurs vertus et leurs travaux ils ont donné cette poussée initiale dont les résultats ont été si féconds. Après eux, les FF. des Ecoles Chrétiennes sont venus se dépenser à l'oeuvre de l'éducation de la jeunesse manitobaine. Le clergé séculier fut, quelques années plus tard, chargé de la direction du collège. Les études prirent un nouvel essor. Quand les PP. de la Compagnie de Jésus répondirent, en 1885, à l'appel du grand évêque Taché, ils n'eurent qu'à continuer un travail si fructueux. Avec une population plus considérable le nombre des élèves s'accrut bientôt et le collège dut étendre ses ailes pour abriter les centaines d'enfants que lui confiaient les familles des territoires nouvellement colonisés. C'est qu'on y reçoit une bonne et solide éducation. Le développement de l'intelligence a sa très large place, certes, mais nos supérieurs se gardent bien d'oublier la volonté, le caractère. Il serait peut-être téméraire d'affirmer que nous répondons toujours aux efforts des grands éducateurs qui sont nos maîtres; malgré toutes nos faiblesses et parfois notre manque d'ardeur à accepter la discipline, ils finissent infailliblement par nous rendre meilleurs.

Ils souffrent sans doute comme nous en souffrons, du rouage un peu encombrant d'une Université en évolution. L'expérience a montré cependant que, sans sacrifier aucun principe fondamental en éducation, les autorités du collège Saint-Joseph ont su tirer tous les avantages qu'une telle situation pouvait permettre d'obtenir.

Le relevé des hommes remarquables fournis à toutes les professions témoigne que la formation donnée au collège Saint-Joseph répond bien aux besoins de la vie intense de l'Ouest Canadien. Le droit, le génie civil, la médecine, le service civil, la banque, le commerce, l'industrie sont honorés par plus de cent-cinquante des anciens, et l'Eglise compte dans son sein une bonne moitié de nos gradués universitaires. Parmi eux, nous sommes fiers de saluer en passant le nouvel-élu, auxiliaire de Saint-Boniface, Sa Grandeur Mgr Arthur Béliveau.

Excellence, nous sommes encore dans le creuset. Nous n'avons pas, comme nos aînés, offert au monde des preuves convaincantes de notre attachement à la foi et à la discipline de l'Eglise catholique, mais formés à l'exemple de nos pères, encouragés par la vue de nos camarades d'hier qui, à leur tour, s'enrôlent dans le bataillon courageux et fier qui va droit son chemin, soutenus d'ailleurs par les conseils de nos maîtres si dévoués, guidés par notre généreux archevêque sans cesse sur la brèche pour conserver intacts les droits imprescriptibles de l'Eglise, réconfortés enfin par votre visite, qui est pour nous la venue du père de famille plein de bonté et d'attention pour ses enfants, nous nous faisons forts de ne jamais, avec la grâce des sacrements, déroger aux principes foncièrement religieux dont nos âmes sont imprégnées.

Tous, dans l'industrie comme dans le commerce, dans la médecine comme dans le droit, génie ou le service civil, dans le sacerdoce surtout, si Dieu daignait nous faire la faveur de nous y appeler, nous serons, nous continuerons d'être les fils aimants de l'Eglise, auréolée par la persécution ou rayonnante de prospérité, entièrement dévoués aux volontés si nobles du Pontife Romain, confiants en la direction que son représentant sait imprimer aux affaires religieuses du Canada, et nous garderons de cette visite bienfaisante un impérissable souvenir.

Les élèves du collège de Saint-Boniface.

* * *

(Texte français de l'adresse des élèves de langue anglaise.)

Excellence,

Nos coeurs débordent de la joie que nous procure votre présence au milieu de nous ce soir. Vous n'êtes pas seulement pour nous un hôte digne de tout honneur, un prélat de la sainte Eglise catholique, vous représentez encore la suprême autorité du vénérable Pontife de Rome, Pie X, à qui Dieu a confié les clefs de son royaume et que toute l'Eglise catholique regarde avec tout le respect, la vénération, l'amour dont elle est capable.

Excellence vous êtes le bienvenu au coeur du grand Ouest canadien, béni pour la première fois par votre présence pleine d'encouragements, et, fiers de l'honneur que vous nous faites ce soir, nous vous souhaitons la bienvenue au collège de Saint-Boniface. Délégué du Saint-Siège, vous nous apportez sa parole qui relève les courages et sa bénédiction. Profonde est notre gratitude.



BACHELIERS-ES-ARTS, 1913.

Chaque année, nous aspirons à la sortie des élèves. Elle ne nous apporte pas seulement un repos accueilli avec délices, car notre entraînement aux études a été pénible, mais encore un joyeux retour à nos foyers si éloignés parfois. Cette année, un autre élément augmenta et rendit plus vive notre joie: ce fut la bonne nouvelle de la visite de Votre Excellence, lors de la Distribution des Prix, pour bénir les efforts que nous faisons pour nous former, dans l'ordre intellectuel et moral, afin de prendre notre place dans le travail d'édification de ce nouveau pays, grâce à l'éducation reçue dans ce collège, et de demeurer fermes dans la cause du Christ et loyaux enfants de notre Mère l'Eglise.

Excellence, les élèves du collège vous remercient de la gracieuse faveur de votre présence ici ce soir, et par votre intermédiaire, ils offrent au bien-aimé Vicaire du Christ, Pie X, l'assurance sincère de leur affection et leur fidélité. Ils promettent de faire si bon usage des années passées au collège, dont l'influence élève et fait aimer davantage la religion chrétienne, qu'il soit possible au Saint-Père de répéter les paroles de saint Jean: Majorem gratiam non habeo quam ut audiam filios meos in veritate ambulare. Ma plus grande joie est d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité.

Les élèves du collège de Saint-Boniface.



Le Collège de Saint-Boniface

M. Stagni répond en français et en anglais.

Quand Son Excellence se lève pour répondre aux adresses qui viennent de lui être présentées, la salle éclate en applaudissements.

Mgr le Délégué dit qu'il ne peut s'empêcher de remarquer les progrès ausi rapides qu'étonnants de l'Ouest canadien. "Vous marchez, vous marchez, vous courez même." Ce développement nous est une cause d'un bien grand étonnement à nous qui sommes de l'Est. Longtemps votre jeune peuple a dû puiser aux sources de là-bas, de l'Europe. Mais bientôt il semble bien que les nations de l'Est, les peuples européens eux-mêmes devront compter avec vous.

Il remercie les élèves du collège des généreux sentiments qu'ils viennent d'exprimer. Ils réjouiront le coeur du saint Pontife dont il se dit n'être que l'humble représentant. Ces sentiments, ils les honorent ceux qui les ont prononcés. "S'ils partent de vous, ajoute-t-il, c'est très bien; s'ils vous ont été inspirés par vos supérieurs, c'est encore mieux, ils ont plus d'autorité. Mais, reprend-il spirituellement, vous voilà compromis, plus moyen d'aller en arrière. Vous avez répété vos promesses de fidélité à l'Eglise. Il faudra leur faire honneur partout. Jamais vous ne devrez rougir d'appartenir à l'Eglise catholique. Cela vous sera facile si vous vous rappelez ce que l'Eglise a fait pour les études, pour la civilisation."

Suit un éloge des Pères de la Compagnie de Jésus qui ont une si grande réputation dans le domaine pédagogique. Leurs travaux sont bénis. Ils le doivent sans doute à leur très grande fidélité à l'Eglise. Partout leurs bataillons sont au premier rang dans la lutte pour le bien. Ce qui leur vaut très souvent les premiers honneurs de la persécution. (Applaudissements).

Son Excellence dit ensuite le plaisir que lui a procuré cette soirée passée avec les élèves du collège de Saint-Boniface. Elle félicite les vainqueurs des combats scolaires. Elle se dit heutente qui règne au colège parmi des élèves de tant de nationalités différentes. Les sentiments fraternels qui les animent sont bien une autre marque de la cathlicité de l'Eglise.

Elle termine en exprimant l'espérance qu'Elle entretient de revenir au collège de Saint-Boniface. (Applaudissement prolongés).

Voici quelques noms recueillis au hasard de ceux qui assistèrent à la distribution des prix.

Son Excellence Mgr Stagni, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, Mgr Budka, Mgr Charlebois, Mgr Béliveau, Mgr Dugas, R. P. Alexis, Capucin, RR. PP. Magnan, Cahill, Kamper, Beaudin, o.m.i., R. P. Boutet, c.r.i.c., MM. les abbés Deslandes, directeur du Petit-Séminaire, Prud'homme, chancelier de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, Bouillon, Jutras, Lamy, de Munter, Allaire, Boivin, Decelles, Brodeur et M. l'abbé Marois, secrétaire de Mgr de Régina, etc., etc.



Le Réfectoire

Parmi les laïques l'on a remarqué M. l'échevin Marion et M. Roger Goulet, inspecteur des écoles.

Des nombreux prix mérités par les élèves nous citons les principaux.

Philosophie, seconde année, médaille d'or: Antonio de Margerie.

Philosophie, première année, bourse de $150: Gaston Hacault.

Philosophie, première année, bourse de $100: Orphidas Allaire.

Rhétorique, bourse de $60 pour le français, la philosophie, le latin et l'histoire: Anatole Bohémier.

Bourse de $40 pour l'anglais: Joseph Bellavance.

Belles-Lettres, Bourse de $40, pour le français: Norbert Bellavance. Autre bourse de $40 pour le français: Albert Brunet.

Bourse de $20 pour l'histoire: Edouard Coté. Bourse de $40 pour le grec: Ildor Joyal.

Médaille de bronze pour excellence en philosophie: Antonio de Margerie.

Médaille d'or offerte par Mgr Langevin pour excellence au cours supérieur d'instruction religieuse: Gaston Hacault.

Médaille d'argent offerte par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec pour excellence en littérature française: Anatole Bohémier.

Médailles de bronze offertes par le Société du Parler Français aux élèves qui se sont appliqués avec le plus de soin et ont le mieux réussi à parler correctement le français:

Philosophie: Antonio de Margerie.

Rhétorique: Sénécal Sénécal.

Belles-Lettres: Henri Parent.

Versification: Antoine Deschambault.

* * *

DIPLOMES AU COURS COMMERCIAL.

Première classe: MM. Joseph Wheelan, Clarence Pollock, Magloire Desrosiers, John Manion.

Deuxième classe: Augustin Manaigre et Damase Landreville.

* * *

Nous croyons intéressant de donner à nos lecteurs quelques notes sur l'histoire du collège de Saint-Boniface et ses succès.

Le Collège de Saint-Boniface fut fondé par Mgr Provencher en 1818. Il fêtera dans quelques années son centenaire.

Gouverné tour à tour par les RR. PP. Oblats, les Frères des Ecoles Chrétiennes et le clergé séculier pendant plus d'un demi siècle, le collège fut, en 1885, confié par l'illustre et regretté Mgr Taché, o.m.i. à la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Ils le gouvernent encore sous le haut patronage de Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Nous détachons des "Remarques Générales" par lesquelles débute l'Annuaire, les quelques passages suivants:

"L'édifice du collège déjà spacieux devra être agrandi sous peu. Il est de quatre étages et mesure actuellement plus de 300 pieds en longueur sur une largeur de plus de 60 pieds.

"Le collège de Saint-Boniface est actuellement la maison d'éducation secondaire la plus importante de tout l'Ouest Canadien."

L'Université du Manitoba est le seul corps enseignant légalement autorisé à conférer des dégrés dans la Province. Le collège de Saint-Boniface fait partie intégrante de l'Université, au même titre que les collèges de St-John, de Manitoba et de Wesley, sur lesquels son ancienneté lui donne droit de préséance. Il a ses représentants au Conseil de l'Université, au Bureau des Etudes et aux divers comités d'examinateurs.

Agrégé à l'Université, le collège a néanmoins le libre choix de ses professeurs, de ses méthodes d'enseignement et le contrôle absolu de son administration. De plus, pour assurer une éducation vraiment catholique il a droit à des programmes spéciaux en histoire, en littérature française et en philosophie.

Il offre donc l'avantage des dégrés universitaires et garantit une éducation religieuse."

Le collège de Saint-Boniface donne un cours classique, un cours commercial et un cours préparatoire.

La *Liberté* publie des clichés de l'intérieur et de l'extérieur du collège. Ils permettront de juger de l'importance de cette maison d'éducation secondaire, la première au Manitoba.

La rentrée des élèves aura lieu le 3 septembre, à 7 heures du soir.



GRADUES DU COURS DE COMMERCE

UNE TROMBE D'EAU ET DE GRELE S'EST ABATTUE SUR TOUL

Les eaux ont envahi les maisons du faubourg Saint-Mansuy, dont les rues étaient transformées en torrents se déversant dans le canal de la Marne au Rhin.

Le tocsin a sonné, appelant la troupe au secours. A une heure du matin, les soldats et les pompiers avaient fait évacuer les maisons les plus menacées. Dans cinq communes environnantes, les récoltes sont complètement détruites. Les routes sont défoncées et les communications interrompues.

LA VISITE DE MGR STAGNI

Le Delegue Apostolique est Triomphalement Recu par les Catholiques de Saint-Boniface et de Winnipeg.

Les catholiques de Saint-Boniface et de Winnipeg ont royalement fété la visite de Mgr Stagni, délégué apostolique. Depuis son arrivée mercredi midi, ce fut une série ininterrompue de brillantes manifestations.

SON ARRIVEE

Le convoi du Canadien-Pacifique était à temps. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Mathieu, évêque de Régina, Mgr Charlebois, évêque de Bérénice, vicaire-apostolique du Keewatin, Mgr Béliveau, évêque-élu, auxiliaire de Saint-Boniface, Mgr Budka, évêque ruthène, l'abbé mitré de Bellafontaine, France, de nombreux représentants du clergé français, des membres du clergé anglais, du clergé allemand, du clergé polonais, du clergé ruthène, de nombreux catholiques de Saint-Boniface et de Winnipeg attendaient l'arrivée du distingué visiteur. Mgr Stagni, en descendant du convoi, répondit par quelques mots en français aux souhaits de bienvenue.

Mgr Stagni prit immédiatement place dans un automobile en compagnie de Mgr Langevin, de Mgr Mathieu et de Mgr Dugas. Escorté de plus de cent automobiles, décorés aux couleurs pontificales, de drapeaux anglais, français, Carillon, etc., il se rendit à la Cathédrale. Tout le long du parcours cete imposante escorte commanda l'attention et l'admiration de la population anglaise.

A la porte de la Cathédrale une centaine de cadets reçurent l'illustre visiteur. Mgr Stagni bénit la cathédrale et les assistants. Mgr Langevin lui présenta une adresse en français et une adresse en anglais.



MGR STAGNI

A Son Excellence Mgr P. Stagni, archevêque d'Aquila, Délégué Apostolique au Canada.

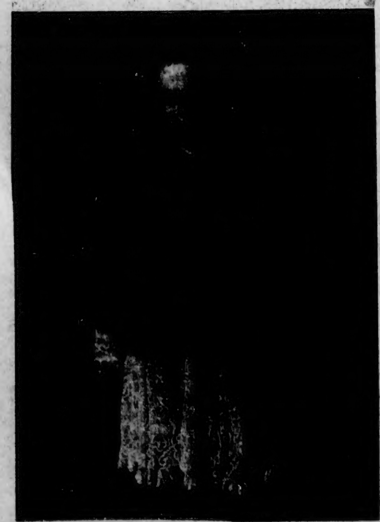
Saint-Boniface, 18 juin 1913.

Excellence,

Les vieillards de Bethléem demandaient, autrefois, au prophète Samuel, lors de son arrivée dans leur ville: "Pacificus ne est introibus euus. Est-ce que votre visite est pacifique?" Et le prophète de répondre: "Elle est pacifique".

Votre Excellence représente la majesté la plus auguste et la plus pacifique qui existe au monde, le Vicaire du prince de la paix, le Vicaire du Christe en terre, le Souverain Pontife, Sa Sainteté Pie X, et votre entrée dans Notre bonne ville épiscopale de Saint-Boniface ne peut qu'être pacifique.

Le Pape est actuellement la grande figure qui domine le monde, et commande le respect de tous. Il n'y a peut-être pas eu d'époque de plus parfaite unite et de plus amoureuse soumission au Pape, dans l'histoire de l'Eglise, depuis les temps apostoliques où retentissait encore l'écho fidèle des paroles du Divin Maître "Pierre, confirme tes frères." "Pais mes brebis, pais mes agneaux". Et quel pape sera jamais plus célèbre dans l'histtoire que le grand pontife qui a frappé à mort deux hérésies, l'une plus ancienne, l'autre toute moderne, qui a ouvert toutes grandes à l'humanité les sources de la vie divine par la communion quotidienne de tous, même des tout-petits, qui a fait tant de réformes heureuses à l'intérieur de l'Eglise, et qui a su opposer aux complots, des puissants et des habiles de ce siècle, la ferme réponse des apôtres à la défense injuste du Sanhédrin "Non enim possumus quae vidimus et quae audivimus non loqui". Act. c.IV, v.20.



MGR MATHIEU

Nous vous saluons donc, Excellentissime Seigneur, comme le digne représentant du pontife inspiré et intrépide qui travaille si avtivement et si efficacement à tout restaurer dans le Christ, et Nous vous prions de lui dire combien nous le vénérons, et combien nous l'aimons, et avec quelle soumission parfaite nous recevrons ses ordres et ses moindres directions.

Cette terre de Saint-Boniface où vous arrivez en ce moment, a été le foyer de la civilisation, par la prédication de l'xvangile, dans tout l'Ouest Canadien, et elle garde comme un trésor sacré les restes bénis de ses deux grands évêques, Mgr Provencher et Mgr Taché, de sainte mémoire, qui ont fondé l'église mère, et qui, de concert avec les nobles prélats, Nos Seigneurs Laflèche, Grandin, Faraud et Clut, de pieuse et héroïque mémoire, avec des prêtres séculiers et réguliers animés du même esprit, ont conquis tout ce pays au Christ Jésus, alors que Satan en avait été le seul prince et maitre pendant des siècles. Il n'y a pas si longtemps (1853) que l'héroïque Mgr Provencher écrivait au saint Mgr Bourget, évêque de Montréal: "Priez pour moi, cher Seigneur, car nous sommes tous dans la misère". Nul n'ignore que l'illustre Mgr Taché, après avoir fait de grandes oeuvres et avoir été dans ce pays comme un espèce d'empereur au point de vue intellectuel et moral, est mort à la peine, l cour brisé d chagrin, en voyant crouler la grande oeuvre de sa vie, les écoles catholiques, et en constatant l'ingratitude et l'injustice des plus aimés et des plus privilégiés de ses enfants. Et c'est grâce aux travaux gigantesques, aux souffrances cruelles, et à la vertu héroïque de ces puissants prédicateurs de l'évangile, que Nous pouvons récolter aujourd'hui dans la joie ce qu'ils ont semé dans les pleurs. Ils allaient jetant en pleurant la bonne semence; mais ils tenaient élevé vers le ciel leur grand coeur d'apôtre, ferme come le diamant et plein de foi, de zèle des âmes, et d'invincible espérance.

Aussi les progrès merveilleux que nous contemplons aujourd'hui avec tant de consolation sont leur oeuvre plus que la nôtre.

La ville épiscopale de Saint-Boniface montre avec fierté sa troisième cathédrale de pierre, la plus spacieuse et la plus monumentale de tout l'Ouest Canadien, qui chante l'hymne solenne du grand *credo* de la foi catholique à l'entrée des immenses prairies de l'ouest: elle est heureuse de posséder le plus grand collège classique de l'ouest, dirigé par les Rds Pères Jésuites et formant partie de l'Université de Manitoba une fédération de collège, le plus vaste Séminaire, dirigé par le clergé séculier, l'hôpital le plus considérable, dirigé par les RR. Soeurs grises. Elle est fière de ses écoles élémentaires, aussi bien que de par ses institutions d'éducation supérieure, déjà nommées, auxquelles il faut ajouter le Juniorat des Oblats, l'Académie Saint-Joseph des RR. SS. des SS. Noms de Jésus et Marie, la maison-chapelle des Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée et de ses trois institutions de charité pour les malades les orphelins et les pauvres, l'hôpital, l'hospice Taché, l'Asile Youville, dirigés par les mêmes Soeurs Grises de Montréal. Aussi Saint-Boniface porte au front la triple couronne de la religion, de l'éducation, de l'éducation et de la charité, et tout cela grâce aux sacrifices généreux et sans bornes de nos premiers évêques, de nos premiers missionnaires, et de nos premières religieuses, si fidèlement secondés par la générosité des catholiques de la Province de Québec, et par les oeuvres bénies de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, de la chère France. Et qu'il me soit permis ici de remercier les gens du pays d'avoir été les auxiliaires des missionnaires, les soldats intrépides de la civilisation en défendant ce pays contre les Sioux farouches aux sources de la rivière Cheyenne, et d'avoir conservé à la couronne Britannique les immenses plaines de l'ouest, grâce à l'inspiration et à la direction du clergé catholique.

A Winnipeg, depuis 1895, à deux paroisses bilingues ont succédé depuis peu, quatre paroisses de langue anglaise, (et d'autres se préparent), une paroisse de langue polonaise, une paroisse de langue allemande, une paroisse de langue française, une paroisse Ruthène, et c'est à Winnipeg que revient l'honneur partagé par Brandon, d'avoir fait, depuis 23 ans, (1890) le sacrifice de payer une double taxe pour l'entretien de ses écoles libres, et des écoles publiques, où leurs enfants ne trouveront ni le signe sacré de la rédemption, ni leurs instituteurs religieux, ni l'atmosphère qui fait respirer aux âmes des enfants l'air du ciel avec les effluves de la science humaine. Honneur et gloire à ceux qui ont combattu et combattent encore à l'avant-garde et qui souffrent pour une cause sacrée!!

C'est aussi à Winnipeg, que se trouve ce grand pensionnat de jeunes filles, l'Académie Sainte-Marie, qui s'impose à l'admiration et à la confiance de toutes les familles soucieuses de doner à leurs jeunes filles une éducation choisie.

Il y a encore, à Winnipeg, un orphelinat pour les garçons, une maison des RR. SS. de la Miséricorde, de Montréal, un refuge du Bon Pasteur, une école maternelle, et un foyer pour les jeunes filles sous la direction des Rdes Soeurs Franciscaines missionnaires de Marie, de Rome et de Québec.

A cette liste il faut ajouter l'hôpital Saint-Joseph de Kenora, dirigé par les Rdes Soeurs de la Providence de Montréal, et la Maison Saint-Joseph, à Otterburne, sous la direction des Clercs de Saint-Viateur.

A Saint-Boniface et dans les campagnes, les écoles des centres catholiques qui ont dû passer sous le régime des écoles publiques, selon les directions du Saint-Siège, sont cependant protégées dans leur situation précaire par un bureau de commissaires catholiques, par le bon vouloir de nos Gouvernants, et par l'esprit de *fair play* de ceux qui les entourent.

Nous comptons, en ce moment, malgré la création du diocèse de Régina, dans les campagnes et les villes, 52 paroisses de langue française, 8 paroisses de langue anglaise, 5 paroisses de langue polonaise, 3 paroisses de langue flamande, 1 paroisse de langue allemande.

En 1895, il y avait 76 prêtres; il y en a aujourd'hui 270: 187 dans le diocèse de Saint-Boniface, 83 dans le diocèse de Régina.

Il y a 8 communautés d'hommes et 12 communautés de femmes avec des couvents ou écoles normales en permanence, dirigés par des religieuses et une école normale bilingue à Saint-Boniface et une école normale pour les Polonais à Winnipeg.

En 1895, lors de Notre nomination comme archevêque de Saint-Boniface, il y avait une population catholique de 29,000; aujourd'hui, en retranchant la population du diocèse de Régina, qui est actuellement de 52,500, il y a dans les limites actuelles du diocèse, une population catholique de 97,816 âmes.

Je suis heureux de dire à Votre Excellence combien la venue du Très digne Mgr N. Budka, évêque de tous les Ruthènes du Canada, a réjoui mon coeur, en allégeant mon fardeau et en nous donnant l'espoir de voir tous ses compatriotes demeurer fidèles à la vieille foi catholique de Saint-Josaphat, le grand archevêque ruthène martyr.

Veuillez donc, Excellentissime Seigneur, recevoir l'hommage de notre vénération, et de notre dévouement. Vous ne trouverez nulle part, j'en suis sûr, des coeurs plus confiants, parce nulle part l'esprit catholique, le sens du Christ dont parle Saint Paul n'est guère plus vivace, grce à la réception fréquente de Divine Eucharistie. Et puisque vous apaprtenez à la grande famille de Marie, mère des sept douleurs, portant la septule couronne de ses saints fondateurs, veuillez nous bénir tous, pasteur et troupeau, afin que nous conservions intact non seulement le dépot sacré de la doctrine, mais aussi celui des institutions et des exemples admirables de nos grands devanciers, et les traditions sacrées d notre foi et de notre race. Sur cette terre de l'Ouest nous voulons bien rendre à César ce qui apaprtient à César, en servant fidèlement le drapeau britannique du pays, mais nous réclamons fièrement l liberté de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, ce qui est au Christ et à sa sainte àglise.

Bénisez surtout, Excellentissime Seigneur, le Petit-Séminaire de Saint-Boniface, afin qu'il nous donne de nombreuses générations de prêtres plein de science et de piété et animés du zèle des apôtres, et que tous les fidèles répètent en les voyant passer: Bienheureux les pieds de ceux qui évangélisent le pays, qui annoncent les trésors de Dieu.

† ADELARD, O.M.I., *Arch. de Saint-Boniface.*

Le délégué apostolique répondit en félicitant Mgr Langevin sur les progrès de l'églis catholique dans l'Ouest depuis sa fondation, évoqua le souvenir de Mgr Taché et de Mgr Provencher, des premiers missionnaires de l'Ouest.

AU PETIT SEMINAIRE

Les fêtes du Petit Séminaire commencèrent par une séance des plus intéressantes mercredi soir. Les élèves interprétèrent avec beaucoup de succès un drame biblique "L'Enfant Prodigue".

La salle des séances était comble. Mgr Stagni, Mgr Langevin, Mgr Mathieu, Mgr Charlebois, Mgr Budka, Mgr Béliveau, un nombreux clergé y assistaient.

Les élèves exécutèrent le programme suivant:

A. M. D. G.

Petit Séminaire de Saint-Boniface.

L'ENFANT PRODIGUE

Drame biblique en quatre actes, en vers, par le P. F. Chauffour, de la Congrégation du St-Coeur de Marie, Professeur de Rhétorique au Petit Séminaire le Cellule (Puy-de-Dôme), représenté en l'honneur de Son Excellence Monseigneur Pellegrino-Francesco Stagni, Archevêque d'Aquila, Délégué Apostolique au Canada et à Terreneuve, à l'occasion de la bénédiction du Petit Séminaire, mercredi, le 18 juin 1913, à huit heures du soir, par les élèves du Petit Séminaire.

Personnages

Menahem .... C. O'Connor
Jéraméel, son père ... A. Fortin
Amri, son frère aîné, G. Hacault
Ezriel et Jérémi, enfants d'Amri, G. Broussard et A. Dubreuil.
Séméi et Somer, serviteurs de Jéraméel, O. Maquin et A. Brunet.
Phogor, Ram, Hesron et Nabal, jeunes compagnons de Manahem, I. Joyal, Jos. Bellavance, M. St-Cyr et A. Deschambeault.
Melchias, homme riche et puissant .... R. Gagné
Enos, Zébée et Misphat, ses serviteurs, J. Fay, S. Beaudoin et S. Marcoux.
Un esclave .... Jos. Hébert
Elnathan et Jabès, jeunes mendiants, A. Goulet et D. Goulet.

La scène se passe vers le IVeme siècle avant J. C.

Programme

Ouverture, Fanfare, *O Carillon* L. P. Laurendeau

ACTE I

..."*Da mihi portionem*" "*Donnez-moi ma part d'héritage...*"

La scène se passe aux environs de Jéricho. Intérieur de la tente de Manahem (dans la propriété de Jéraméel.)

Adresses des élèves à Son Excellence.

ACTE II.

"*Dissipavit.*" "*Il dissipa son bien en vivant dans la débauche*".

La scène se passe à Astaroth, dans le royaume d'Israël. Un riche appartement. La nuit tombe.

Chants des Petits Mendiants

Les Adieux d'un Père

La mort avait frappé dans la triste chaumière,
Et c'était un grand deuil;
Car deux petits enfants, frêles encore, pour mère
N'avaient plus qu'un cercueil.

Refrain

Qu'à notre deuil la charité réponde,
Et ne soit pas priée en vain.
Donnez, riches du monde,
Car votre table abonde,
Donnez un peu de pain.

2.

Sous le chaume, bientôt, on sentit la misère,
Et l'on avait pour pain des pleurs:
La peine, chaque jour, devenait plus amère,
Et plus cuisantes les douleurs.

Refrain.

3.

Quand notre père, un soir—(il ne pleurait plus guère),
Dis à tout deux: "Pauvres petits,
Je crois que Dieu m'appelle auprès de votre mère,
Là-haut, dans son beau Paradis.

Refrain.

Choeur des Elèves

Tu es Pétrus, *J. W. Mereau*,—"Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

Soprani—G. Broussard, R. Carrière, L. Dansereau, A. Dubreuil, D. Goulet, T. Kiikenny, A. Landry, R. Lévesque, McEachran, O. Rhéaume, J. Troha, G. Tétreault.

Ténors—A. Paquette, O. Maquin, M. Pelech, G. Poitras, L. Marchand, G. L'Ecuyer, T. Boivin, S. Marcoux.

Altos—J. Desharnais, U. Forest, A. Goulet, B. Kinzie, L. Lévesque, W. Fortier, A. Lavoie, A. D'Eschambeault.

Basses—R. Gagné, D. McDougall, R. Sheridan, E. Lavoie, M. St-Cyr, G. Grescoe, N. Halas, J. Hébert, G. Hacault, I. Joyal, D. McCusker, P. McGuire, A. Fortin, Rév. C. Allaire.

ACTE III.

"*Coepit egere.*"—"*Il commença à sentir le besoin.*"

La scène se passe dans une plaine déserte et aride de la Syrie. Le matin.

CHANT.

Encore un jour mauvais dont l'aurore se lève,
Jour de honte et de châtiment...
C'est en vain qu'en mon coeur je retourne le glaive,
Pour hâter mon tourment.
Il renaît plus cruel,—et jamais ne s'achève
Son travail consumant,
Les poignants souvenirs me poursuivent sans cesse
De remords qui sont vains:
Jéhovah m'a maudit, et de sa main vengeresse
Frappe ses coups divins.

2.

Pourquoi donc, ai-je fui la maison paternelle?
Pauvre coeur égaré.
Pourquoi donc son image en moi s'imprime-t-elle?
Père j'ai tant pleuré.
Trop tard pour te fermer, ô blessure mortelle
D'un père abandonné.
Trop tard pour échaper à la haine éternelle,
Trop tard, je suis damné.

Choeur des Enfants—O. Rhéaume, A. Dubreuil, G. Broussard, A. Lavoie, A. Landry, L. Dansereau, U. Forest, E. McEachran, A. Goulet, R. Lévesque, D. Goulet, G. Tétreault, L. Lévesque.

1.

Courons vite à nos jeux,
Enfants joyeux;
Le bonheur nous effleure,
De s'amuser c'est l'heure.
O plaisirs palpitants,
Trop courts instants,
Courons vite à nos jeux,
Enfants joyeux;
Mais préservons notre âme
De la perfide flamme,
Et que tout coeur soit pur
Comme l'azur.

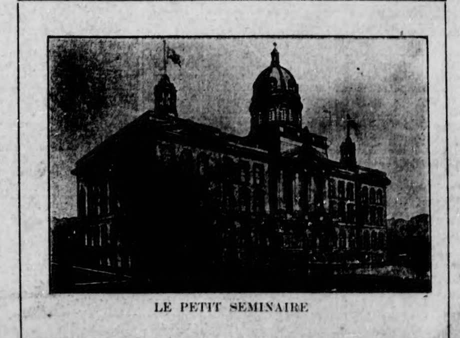
2.

Bannissons le désir
D'un vain plaisir:
C'est à Dieu qu'il faut plaire,
Si l'on veut de sa mère
Retrouver tout l'amour,
A son retour.
Bannissions le désir
D'un vain plaisir:
Que toujours l'innocence
Soit le jeu de l'enfance;
Que sa joie en tout lieu,
Soit le bon Dieu.

Récitation, G. Grescoe.

(A suivre page 9)

MGR LANGEVIN



LE PETIT SEMINAIRE

EN PROVINCE

SAINTE-ANNE DES CHENES.

La nouvelle de l'élection de Mgr Béliveau à l'épiscopat a réjoui les paroissiens de Sainte-Anne, mais particulièrement notre curé, dont il fut le compagnon de collège et aussi notre vicaire qui s'honore d'être du même pays d'origine. En effet, comme le publiait la *Liberté* dans sa biographie, le nouvel élu est né dans la paroisse de Notre-Dame du Mont-Carmel, diocèse des Trois-Rivières. Le coin de terre de notre patrie canadienne qui a vu naître les LaVérendrye et les Laflèche se trouve encore à l'honneur sur la terre manitobaine!

* * *

Monsieur le curé Bouillon, nouvel agent de colonisation, était de passage ici dimanche dernier dans le but de s'enquérir des terres disponibles pour y amener des colons de la province de Québec.

* * *

Monsieur le curé de LaBroquerie et M. l'abbé Dérome de Makinak étaient les hôtes de M. le curé mardi soir. Ils sont allés à la réception en l'honneur de Mgr le Délégué Apostolique. M. le curé les accompagnait.

* * *

Monsieur l'inspecteur Potvin est ici depuis mardi, à l'occasion des examens de diplômes. Espérons que le succès des élèves de notre pensionnat couronnera comme par les années dernières, le travail de nos élèves.

* * *

Son Honneur le Juge Prud'homme était ici le 18 pour entendre quelques causes et aussi pour la révision des listes électorales.

* * *

Notre boucher national, à qui nous devons la réouverture de la buvette, était ici mardi et mercredi dans l'intérêt de ses.... veaux. La liste, voyez-vous. On ne le nommera pas encore aujourd'hui par respect pour les noms honorables qui précèdent et qui forment la matière de ce courrier.

Baptiste.

Pour copie conforme,

Jean Scie.

SAINT-ALPHONSE.

Monseigneur est arrivé à Saint-Alphonse le jeudi 4 juin accompagné du Révérend Monsieur Brodeur, secrétaire du Révérend Père Antoine, curé de Notre-Dame de Lourdes, et des Révérends Monsieurs Rousseau, Boivin et Bellavance, respectivement curés de Mariapolis, Somerset et Saint-Félix. Sa Grandeur fut reçue aux limites de la paroisse par le Révérend Père Charles, c.r.j.c., accompagné de cavaliers, portant les couleurs nationales belles et canadienne-françaises, (Carillon Sacré-Coeur). La séance donnée le soir par les élèves du couvent, sous l'habile direction des Soeurs des Cinq-Plaies fut vraiment intéressante, tant par le choix des différents numéros du programme que par le talent des acteurs. Le jeudi 5 juin, cérémonie de la confirmation.

L'adresse, très remarquable, lue par M. Adélard Therrien, maire de la municipalité de Lorne, a trait à la lutte acharnée dans tous les pays du monde, contre nos écoles catholiques et contre elles seules. Existence par conséquent d'un complot universel dirigé par un seul et même ennemi, la franc-maçonnerie. L'adresse proclame aussi les droits sacrés des pères de famille sur leurs enfants, surtout en ce qui regarde le régime scolaire à choisir. Cette même adresse fut lue en flamand, à la demande expresse de Sa Grandeur, par Monsieur Oscar DeSteur, secrétaire du comité paroissial.

Profondément ému, Monseigneur répond par une admirable allocution, dans laquelle Sa Grandeur dénonce la lutte stupide et hypocrite, menée contre le costume religieux de notre corps enseignant, et proclame hautement les droits sacrés et incontestables des parents en matière scolaire.

Le départ pour Bruxelles eut lieu l'après-midi à trois heures.

SAINTE-AMELIE.

A voir les préparatifs qui se font ici, il est évident qu'il y aura beaucoup de terrain de cassé cet été, car trois engins à vapeur sont sur le point de se mettre à l'oeuvre.

* * *

MM. Jos. Hamelin, préfet de Sainte-Rose, et Pat. Manon, accompagnés de leurs dames, étaient en visite à Sainte-Amélie dimanche dernier.

* * *

Les commissaires de l'arrondissement scolaire de Saint-Vincent de Paul doivent prochainement faire construire une maison d'école au village d'après les plans du Département d'Education.

LA BROQUERIE

La partie sud-est de la paroisse a été visitée la semaine dernière par la grêle. Les grêlons étaient énormes, la plupart comme des gros oeufs de poule, d'autres plus gros encore. L'avoine en herbe n'en a pas souffert, mais blés et seigles plus avancés furent complètement couchés par l'orage, ils se sont relevés éclaircis.

A l'ocasion de cet orage n'est-il pas intéressant de noter comment la grêle est produite? Pourquoi tombe-t-elle généralement en été et en automne et rarement en hiver? Pourquoi est-elle souvent accompagnée de tonnerre? Voici:

La grêle n'est pas autre chose que la pluie qui dans sa descente vers la terre a passé à travers quelque couche d'air froid produit par l'électricité inégalement distribuée dans l'air et s'est gelée.

Fréquemment tonnerre et éclairs accompagnent la grêle parce que la congélation de l'eau en grêle produit une perturbation dans l'électricité de l'air et la friction produite par la chute de la grêle l'augmente encore.

Elle tombe généralement en été et en automne parce que à cette époque l'air renferme plus d'électricité et les vapeurs montent vers des régions plus élevées et par conséquent plus froides. Quand l'air est ainsi saturé de vapeurs, qu'un courant froid les condense, il n'est plus alors capable de garder ses vapeurs ainsi transformées; c'est la pluie.

* * *

Mariage.

10 juin. M. Joseph Beaupré et Melle Marie-Louise Morin.

* * *

Baptêmes.

13 juin. Marie, Clothilde, Lucienne, (Philippe Savard.)

Marcel, Eugène, Alfred Choiselat.

Justus.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nous avons eu la visite de Sa Grandeur Mgr Langevin. Il est venu confirmer vendredi le 13. Il venait de Sainte-Elizabeth, conduit en automobile par le Dr J. P. Molloy, M.P. représentant de notre comté à Ottawa. M. Fansett de Sainte-Elizabeth l'accompagnait aussi avec son automobile.

M. J.-C. St-Amant, curé de Saint-Jean-Baptiste, alla au devant de Sa Grandeur à Morris, conduit par M. John Kane.

Monseigneur visita en passant, l'Eglise Saint-Alfred de Morris, nouvellement peinte à l'intérieur et à l'extérieur.

Jeudi soir, en plus de la réception ordinaire de la visite au cimetière, il y eut la bénédiction d'un superbe Christ, grandeur naturelle, oeuvre de M. Carli, de Montréal.

Le soir, avait lieu au couvent une courte, mais délicieuse réception à Sa Grandeur.

Vendredi, il y eut 62 confirmés. Après la cérémonie de la Confirmation, Monseigneur distribua des diplômes d'instruction religieuse à une quinzaine d'enfants qui avaient subi un examen satisfaisant avant leurcommunion solennelle.

* * *

Dans l'après-midi, une suite de isx automobiles, conduisait Sa Grandeur à Letellier.

Dimanche après la messe, nous avons une procession jusqu'au Christ du cimetière, pour demander au bon Dieu de la pluie. Rien ne pousse, et tout périt par la sécheresse.

* * *

Dimanche soir, un incendie a réduit en cendre l'étable de M. Napoléon Comeault. La glacière a été aussi détruite, et deux hangars avoisinants ont subi quelques dommages. M. Edouard Weires, notre boulanger y à perdu ses deux chevaux avec attelages. Ce n'est que par une protection spéciale de la Providence qu'une forte partie du village n'est pas réduite en cendre. On ignore l'origine du feu.

* * *

Le journal la *Liberté* gagne peu à peu du terrain dans nos fouillis; espérons qu'un jour il sera l'organe indispensable dans chaque foyer.

* * *

Décès: Mlle Anna L'Heureux, décédée le 16 courant à l'âge de 21 ans et 8 mois. Nous affrons nos plus sincères condoléances à la famille de la défunte.

* * *

Nous avons eu la distribution des prix au couvent dimanche après-midi (le 15) et lundi chez les Frères. Nous avons particulièrement remarqué au couvent, les prix d'assiduité à chacun des élèves qui n'ont pas manqué une heure de classe pendant l'année. Un cinquième des élèves, vingt en tout, ont mérité ce prix. Une loi d'instruction obligatoire atteindrait-elle un aussi beau résultat?

FANNYSTELLE.

Mme R. H. Nash, de Montréal, est en promenade ici chez M. et Mme A. F. Caster. M. Hash doit aussi venir à Fannystelle pour rencontrer son épouse, d'où ils s'embarqueront pour aller résider quelque part dans l'Ouest.

* * *

Melle M. Frantyman de Winnipeg, est en visite pour quelques temps chez son frère Harry.

* * *

La boutique de forgeron, propriété de M. Arsène Hébert, mais occupé par M. Alex Black, a failli être complètement détruite mardi soir par le feu. Quelques petits morceaux de fer rouge avaient passé par une fente de plancher. Une bonne brise soufflait au moment du feu.

Heureusement que M. Hébert qui demeure tout près aperçut les flames à temps et il s'empressa de donner l'alarme avec une bonne quantité d'eau, on parvint à maitriser les flammes, qui commençaient à s'attaquer aux murs.

* * *

M. et Mme Edmond Poirier, M. Emile Poirier et Pierre Beaupré sont de retour de leur promenade en "auto" qui a durée une semaine. Ils ont visité Dunrea Saint-Alphonse Brandon, Franklin et Neepawa, ils sont enchantés de leur voyage.

* * *

Mme Brown d'Elm Creek, Man. est venu reprendre son mari, ici. M. Brown travaille au "Grader" de la Municipalité.

* * *

On a changé le site de notre jeu de Balle, le nouveau terrain est situé près de chez M. Tom O'Neil. Ce nouveau site est beaucoup plus avantageux que le premier. On s'occupera immédiatement à faire les améliorations nécessaires.

* * *

M M. et Mme Ulric Boisvert sont allés en ville jeudi afin de faire donner médicaux à leur fille.

* * *

M. Emile Poirier est retourné dans sa famille à Haywood, ce matin.

* * *

MM. Oscar et Ulric Coulombe ont visité Winnipeg cette semaine par affaire.

MM. Henri Piché, Ovide Durault et le Capitaine Joseph Piché sont parti mercredi dernier pour une excursion de pêche sur le lac Manitoba.

* * *

M. le Curé est absent ces jours-ci ou il assiste à la dédicace par Mgr Stagni délégué apostolique du Petit Séminaire de Saint-Boniface.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que M. l'abbé Arthur Béliveau, économe, de l'Archevêché de Saint-Boniface vient d'être nommé évêque auxiliaire de Sa Grandeur Mgr Langevin. M. l'abbé Béliveau est bien connu à Fannystelle, il a aussi l'estime de tous les paroissiens qui sont en même temps heureux de le voir du nombre de nos évêques canadiens-français.

* * *

Melle Winnie Hawley est de retour des Illinois ou elle a passée l'hiver.

* * *

MM. Ed. Poirier, Ulric Boisvert, Arthur Beaupré et Achille Morissette se sont envolés, mardi après-midi, vers les cieux azurés de leurs homesteads. Ils seront absents trois semaines.

* * *

Mme Arthur Beaupré et sa famille est en promenade pour quelque temps chez son père à Saint-Boniface.

* * *

M. J.-E. Guilbault accompagé de sa mère Mme Veuve Guilbault nous ont quittés hier en "auto" pour aller rendre visite à des parents de Winnipeg et Saint-Boniface.

* * *

Mardi prochain aura lieu un pique-nique des élèves de l'école du vilage sur le terrain de "Base bell". Il y aura toute sorte de jeux etc. Les tout-petits comme les plus grands s'amuseront bien.

* * *

M. Lucien Baril, qui était employé chez Mme Guyot, doit nous quitter cete semaine, pour le Michigan, ou il a accepté une position de gérant dans un magasin.Nos meilleurs voeux l'accompagnent.

* * *

Dimanche le 15 courant il y a eu une grande joute de balle au champ entre les clubs d'Elie et Dakota, le resultat fut de 17 à 8 en faveur de Dakota. La partie quoique n'étant pas très égale, fut très animée. Aussi les visiteurs et spectateurs étaient nombreux.

Il y a eu malheureusement un accident. M. Roy "catcher" pour le club d'Elie, s'est fait cramponner un genoue par le "pitcher" des Dakota. Nous souhaitons à M. Roy un prompt rétablissement.

* * *

Tout ne respire que sécheresse aux alentours de Fannystelle. Nous aurions pourtant bésoin d'une bonne pluie d'une journée de durée.

Soyez doux et indulgent à tous; ne le soyez pas à vous-mêmes.

On aime à faire soi-même ses bonnes actions.

Quand mes amis sont borgnes je les regarde de profil.

La réminiscence est comme l'ombre du souvenir.

Le bon sens est de savoir ce qu'il faut faire; le bon esprit de savoir ce qu'il faut penser.

On n'est jamais médiocre quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments.

Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres et que le jour peut frapper d'en haut.

Ce sont toujours nos impuissances qui nous irritent.

La franchise se perd par le silence, par les ménagements, par la discrétion dont les amis usent contre nous.

En Turquie

LE REFUGE DES PROSCRITS.

Le Caire est actuellement le lieu de refuge des proscrits turcs et le centre de nouvelles plus impressionnantes les unes que les autres sur les événements qui se passent en Turquie. Ne dit-on pas maintenant que le Comité "Union et Progrès" ne serait pas étranger à l'assassinat du roi de Grèce et à d'autres crimes politiques qui se préparent en Orient?

L'un de nos corespondants s'est entretenu avec l'un des membres du parti de l' "Entente libérale" qui vient d'arriver au Caire pour échapper aux poursuites des unionistes de Constantinople. Ce proscrit est un des hommes le plus en vue de son parti. Sans se porter absolument garant de tous les faits qui lui sont rapportés par un homme encore un peu émotionné des dangers qu'il a courus, notre correspondant estime qu'il importe au moins d'en retenir quelques-uns, qui sont acceptés comme indéniables par la colonie des réfugiés du Caire.

LA BANDE MYSTERIEUSE.

Un ancien député, le capitaine en retraite Djemboulat, évadé de sa prison après avoir été condamné à mort par le Cabinet de Kiamil pacha pour meurtre d'un gendarme, est aujourd'hui admis dans les Conseils du Comité et jouit du privilège d'entrer à tout heure dans le cabinet de chacun des ministres. La révolution de janvier a classé définitivement l'affaire Djemboulat, de même que l'affaire du non moins célèbre Chereffeddine, impliqué dans l'assassinat du publiciste Zekki bey.

Ces deux homes, auxquels serait joint Hakki bey, ancien aide de camp de Mahmoud-Chefket pacha, sont partis pour Vienne avec quinze hommes, dont la participation à divers meurtres politiques a fait l'objet de certaines questions demeurées sans réponse péremptoire. Ils seraient chargés d'une mission occulte du Comité "Union et Progrès", et, pour la mener à bonne fin, ils auraient reçu du Comité mille livres turques. Il ne s'agirait ni plus ni moins que de se débarrasser des principaux hommes politiques balkaniques. On ajoute que le même sort serait réservé, malgré sa popularité, au vaillant défenseur d'Andrianople, le général Chukri pacha.

Est-ce par la persuasion que la bande mystérieuse compte réaliser les voeux non moins mystérieux du Comité "Union et Progrès"? En ce qui concerne les projets de ce Comté, il ne faut jamais crier à l'invraisemblance. On sait que ses procédés n'ont pas toujours brillé par un extrême souci de l'équité et du respect de la vie humaine.

LE SORT DES PRINCES.

Aujourd'hui, le Comité s'efforce de discréditer autant qu'il le peut, dans les masses, le prestige de la dynastie dont on amoindrit ou supprime peu à peu toutes les prérogatives. Des membres de la famille impériale songent déjà assure-t-on, à se réfugier, en cas de besoin, sous la protection de l'ambassade d'Angleterre. Dans une circonstance que nous exposerons plus loin, une épouse du sultan déposé Abdul-Hamid a menacé le gouvernement de se couvrir du pavillon allemand, si elle n'était pas traitée avec plus d'égards. Le prince Sabaeddine, qui est en fuite, se serait mis sous la protection de la France. Aucun prince ne se sent en sûreté sous le régime actuel qui sévit à Constantinople.

Le prince Noureddine, jeune garçon de onze ans, fils de la cinquième femme du sultan détrôné, vit auprès de sa mère, dans un faubourg de Constantinople, avec une modeste pension mensuelle de cent livres turques, que lui fournit Abdul-Hamid. Le prix de la vie s'étant considérablement élevé à Constantinople, le prince, sous la dictée de sa mère, a écrit au sultan détrôné pour lui demander une augmentation de subsides. Abdul Hamid, qui a une foule d'enfants en bas âge à sa charge, a répondu qu'il n'était pas en état de faire davantage et qu'il valait mieux s'adresser à son frère glorieusement régnant.

Le jeune prince alla voir son impérial oncle qui se trouvait ce jour-là en humeur de rire. Le sultan lui donna huit livres turques "pour acheter des bonbons". Voyant revenir son fils avec ce mince présent, la mère, résolument, se rendit elle-même auprès du sultan, mais se heurta à un refus catégorique de tout subsimonétaire. Elle demanda au moins au souverain de lui concéder l'usage du petit palais qui avait appartenu personnellement à Abdul-Hamid et où le sultan actuel se proposait de loger le président de la Chambre des députés.. Le sultan se fâcha et refusa d'en entendre plus long.

LE FORT CHABROL DE LA SULTANE.

Que fit la mère? Elle réunit ses objets de nécessité, prit avec elle son fils et alla, en compagnie de quelques serviteurs, s'installer au petit palais inhabité qu'elle convoitait. Le Comité fut étonné de voir qu'on lui résistait; il mit la police en mouvement. Des gendarmes entourèrent le palais, ne laissant sortir ni entrer personne. Pendant trois jours la mère et l'enfant n'eurent à peu près rien à manger. La police voulut arrêter un ennuque qui s'efforçait de sortir pour chercher des provisions. La sultane se dressa hautaine, protesta avec une extrême énergie et déclara que si on touchait à un seul de ses serviteurs elle se placerait sous la protection de l'ambassade allemande.

Voyant qu'il ne pouvait venir à bout de la courageuse femme, le Comité eut la sagesse tardive de se rallier à l'observation assez fine d'un de ses membres:

"Que voulez-vous? Nous avons bien autre chose à faire que d'entrer dans le détail de toutes ces querelles de familles! Laissons la sultane dans la maison de son époux!"

Les gendarmes rentrèrent à la gendarmerie, les policiers au poste de police, et la sultane resta au petit palais de la Matchka.

Joseph Mollet.

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR

PIERRE L'ERMITE

Trois jours durant, elle avait accumulé des solutions qui ne la satisfaisaient qu'à moitié. Puis, se défiant un peu d'elle-même, elle avait commencé dans Noyon une série de visites à toutes les familles de sa connaissance douées d'un ou de plusieurs garçons.

Elle en était revenue avec des idées tellement nombreuses qu'elle n'avait eu que l'embarras du choix. D'abord, un joli papier bleu à fleurs blanches toutes fraîches, toutes claires; le peintre était allé à Paris exprès pour le choisir. On eût dit une jolie branche de muguet, délicate et parfumée, se détachant sur le bleu du ciel.

Elle avait aussi acheté un lit de fer argenté: quatre images saintes dont l'une représentait un tout jeune enfant, auquel sa mère joignait les mains pour la prière du soir; elle écrivit partout pour se procurer un beau portrait de saint Clément, mais elle ne reçut qu'une tout petite gravure, fort belle d'ailleurs, qu'elle appliqua sur un parchemin illustré par elle-même.

Devant le lit, un mignon petit bureau empire; et, dans le fond, un commencement de bibliothèque de jeune homme, où des récits de voyages tenaient une place tout à fait prépondérante.

La pièce avait une longue entrée, une sorte de couloir communiquant avec la chambre à coucher de Got; c'est là que Clément accrochait ses tambourins, ses cerceaux, le harnachement à grelots qui servait à *atteler* Blanche les jours de grandes courses. Une étagère faisait face à la fenêtre et supportait des coquillages, des échantillons de pierres du Siméon, quelques photographies faites par M. Valmont au cours de leurs excursions et montrant les deux enfants dans ces petites poses héroï-comiques qu'ils aiment prendre au sommet des rochers, en barque, à la pointe des meules. L'une d'elles représentait spécialement Clément, debout, tout en haut de la fameuse pierre Quimpierre, se détachant dans le lointain sur un horizon sans limites, avec un je ne sais quoi de fatal et de triste qui arrêtait l'attention.

Toutes les pièces donnaient sur le jardin; le jardin de Got était célèbre dans tout Noyon. Il avait appartenu autrefois à un chanoine de Senlis, grand amateur de plantes exotiques. A la mort de ce brave prêtre, il était devenu la propriété d'un neveu, officier de marine, qui, pendant dix ans, ne s'en était jamais occupé. Les plantes en avaient profité, et avaient poussé si dru, dans un envahissement de branches qu'on ne taillait plus, que ce jardin de 3,000 mètres carrés avait une véritable apparence de forêt vierge, quand Marguerite l'avait acheté pour agrandir le sien. L'effet en était si puissant, si original, qu'on l'avait conservé tel que la nature l'avait créé; à coups de hache on avait seulement tracé sous bois quelques petites allées, afin de pouvoir en jouir sous ses multiples aspects, et c'était tout.

A part les jours de grande chaleur, Got n'y mettait jamais les pieds. Sa nature impressionnable et nerveuse avait presque peur de ce fouillis sauvage, de cette exubérance désordonnée, de ces allures de mystère que toutes choses y revêtaient dès que le soleil tournait un peu; sa place ordinaide et préférée était entre ses fleurs, dont les corbeilles claires, soignées par elle, semblaient entourer la maison d'une véritable atmosphère de gaieté, de lumière et de parfums.

Clément était, à certains jours, un passionné de la forêt. Il la considérait presque, et sans s'en rendre compte, comme une personne vivante, ayant sa personnalité, une amie qui lui offrait le secret de ses sentiers, le voile presque impénétrable de son feuillage. Dans un des coins les plus sauvages, il s'y était fait une petite chapelle; l'accès en était difficile, et il n'y menait jamais ses camarades. Dans ses jours de tristesse, c'est là qu'il allait prier, devant une pauvre petite statue de la Vierge, achetée par lui à un enfant qui mendiait le soir sur la route de Tarlefesse, après avoir essayé de vendre sa pacotille à Noyon. Clément lui avait demandé son histoire, à cet enfant; et l'autre lui avait raconté qu'il était seul au monde et que personne ne l'aimait ici-bas.

Le malheur de cet enfant abandonné, perdu sur une grande route, orphelin comme lui, avait attaché à la statue une espèce de souvenir intime qu'il était seul à savoir, une sorte de consécration, tant et si bien que Clément venait lui raconter tout, et avec une foi d'enfant. Souvent, il était sorti de cete chapelle improvisée, l'air excité, les yeux rouges d'avoir pleuré. Got soupçonnait la chose et n'aimait pas voir l'enfant s'enfoncer dans la forêt, même sous prétexte de jouer.

Ce jour-là, quand elle rentra, le coucou de la salle à manger sonnait la demie de 5 heures; l'enfant devait donc être revenu de Compiègne. Habituellement Clément goûtait un peu à son arrivée, pour attendre jusqu'à 7 heures le moment du dîner que, trois fois par semaine, on allait prendre chez le notaire.

Dès qu'elle eut ouvert la porte, Got appela la vieille Maria, la soeur de Catu. Maria ne répondit pas; c'était jour de marché, elle était partie, avec ses deux paniers, aux provisions.

Dans la salle à manger, le goûter était servi, mais on n'y avait pas touché. Dans la chambre de l'enfant, tout était intact, pas un livre ouvert sur son bureau, pas un cahier sur une chaise, rien de ce joyeux désordre d'enfant qui mettait comme une trainée de vie dans la maison.

—Et pourtant, pensa Got, j'ai un pressentiment là—et ceci ne me trompe jamais,—Clément est certainement renté.

Elle ouvrit la fenêtre du couloir qui donnait sur la cathédrale et sur le jardin de sa soeur, et vit très distinctement Blanche toute seule jouant avec Tom aux pieds de sa mère.

—Pourvu qu'il ne soit pas encore avec cette âme damnée d'Isidore!

Puis tout à coup elle pensa:

—Il est dans la forêt!

Et la vision fut tellement claire au fond de son coeur que, sans une hésitation, elle descendit l'escalier, poussa la petite porte blanche du jardin, traversa son parterre de géraniums sans même leur doner un regard, et entra dans le bois.

Le soir descendait alors, allongeant sur la plaine de Noyon la grande ombre du Siméon, mais Got, obsédée par son idée, marchait, sourde aux mille petits bruits des taillis qui l'arrêtaient si souvent, le soir, au seuil de cete partie du jardin. Et tout en arrachant les toiles d'arraignée, et les feuilles sèches qui s'attachaient à ses cheveux, elle parlait toute seule, cherchant à se monter, à se donner le courage de le gronder, son Clément.

A la fin il devenait désobéissant et cachottier, et tout cela parce qu'il s'obstinait à fréquenter ce fils de Jupinet, qui ne valait pas un coup de fusil. Elle allait y metre ordre, et tout de suite encore!

....Mais, subitement, elle s'arrêta: elle venait d'apercevoir Clément assis en face de sa chapelle, l'air anéanti, les coudes aux genoux et la tête dans ses mains, semblant regarder la terre, sans force et sans pensée. Sa gibecière était encore aux épaules, indiquant que l'enfant était venu là tout d'une traite, en quittant le chemin de fer. Un instant, Got le considéra au travers du feuillage. Dans cette espèce de crépuscule produit par le soleil couchant, Clément, immobile, avait l'air d'une statue de désespoir. Sans voir sa figure, on devinait une souffrance immense, faisant éclater, loin de tout regard, ce pauvre petit coeur d'enfant, une souffrance cachée par fierté, par délicatesse peut-être.

Got le comprit tout de suite; nature exquise, affinée encore par la religion, elle pressentait quelles précautions il allait falloir prendre pour ouvrir cette âme et faire monter la confidence jusqu'à ces lèvres qui s'obstinaient à ne pas parler.

D'une main écartant les branches qui défendaient l'accès du taillis, et de l'autre relevant sa robe que les épines accrochaient partout, elle arriva devant Clément sans que celui-ci s'en aperçût. Alors, avec ce tact exquis qui caractérise si bien certaines femmes, elle se mit à genoux devant lui, et doucement, comme une vraie mère elle lui releva la tête, et longuement l'embrassa au front.

—Voyons, cher petit, m'aimes-tu?

Il la regarda avec une expression indéfinissable, et alors elle commença à lui parler doucement.

Elle savait qu'il avait quelque chose et même elle avait appris ce que c'était; mais vouloir aller dans un collège, vouloir les quitter, c'était une folie et une ingratitude. Clément ne l'avait pas habituée à cela, et certes il ne commencerait pas maintenant. D'ailleurs, elle était de plus en plus sa bone tante, sa vieille Got! Que deviendrait-elle toute seule dans sa grande maison? Cela lui crèverait le coeur de voir, vide, la chambre de son petit Clément! Et, comme elle se mettait à pleurer, l'enfant, tout ému, mais avec

CINQUANTE ANS DE MISSIONS

Lettre de Mgr Grouard, à l'ocassion de son cinquantenaire de mission, à M.M. les Directeurs de l'oeuvre de la Propagation de la Foi.

Mission Saint-Bernard,
Petit Lac des Esclaves.

Je viens d'apprendre par le numéro des *Missions Catholiques* du 12 décembre dernier la mort de M. Pétitot, ancien missionnaire d'Athabaska-Mackenzie. Comme je suis venu avec lui dans ce pays, il y a plus de cinquante ans, sa fin m'avertit que la mienne n'est pas loin. Or, le voyageur, dit-on, quoique près d'arriver au terme de sa course, s'arrête un moment et regarde en arrière pour mesurer le chemin parcouru. Semblablment l'idée m'est venue de jeter un coup d'oeil sur mes 50 années de mission et vous faire le résumé des principaux événements dont j'ai été témoin. Mon premier but en cela, c'est de rendre gloire à Dieu dont la Providence dirige toutes choses d'une manière admirable. Je me propose aussi de payer, selon mon faible pouvoir, un juste tribu de reconnaissance à l'Oeuvre de la Propagation de la foi. Par cette oeuvre, mère de tant de chrétientés nouvelles, ne s'est pas montrée moins féconde ni moins généreuse dans ces contrées du Nord-Ouest Canadien que dans les autres parties du monde. Vous me pardonnez, j'espère, si je prends plaisir à mettre la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée à côté de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi dans le travail de l'évangélisation de ce pays. Il doit être permis à un fils de rendre un témoignage à l'honneur de sa mère surtout quand la vérité l'y oblige.

Cependant les Oblats ne revendiquent pas la gloire d'avoir fondé l'église de Saint-Boniface. Cette gloire appartient à Mgr Provencher, qui vint de Québec accompagné de prêtres prêcher l'Evangile à la Rivière Rouge; l'on ne peut assez rendre hommage au zèle courageux et vraiment apostolique de ces premiers missionnaires. Mais Mgr Provencher, ne pouvant se procurer des prêtres comme il le souhaitait, fit appel à Mgr de Mazenod, notre vénéré fondateur, qui lui envoya des Oblats. Dès lors, l'oeuvre des Missions fit de grands progrès.

* * *

Débuts.

Quand j'arrivai à Saint-Boniface avec le P. Pétitot, vers la fin de mai 1862, Mgr Taché en était l'évêque et son diocèse comprenait l'immense territoire du Nord-Ouest ayant pour limites la baie d'Hudson à l'Est, la mer Glaciale au Nord, le sommet des montagnes rocheuses à l'Ouest et les Etats-Unis au Sud. Qu'était ce pays alors? A part une poignée de blancs et quelques centaines de métis établis sur les bords de la Rivière Rouge ou dans les environs, il n'y avait que de pauvres tribus Indiennes, Sauteux, Cris, Pieds noirs, Dénés, Esquimaux, vivant uniquement de chasse ou de pêche, dispersées un peu partout, rôdant dans les prairies à la suite des buffalos, dans les forêts, à la poursuite des orignaux ou des ours, à l'entour des lacs en quête de poisson. L'idolâtrie régnait avec ses vices. Les guerres étaient fréquentes, et la chevelure de l'ennemi vaincu était le trophée du vainqueur. Cependant la Compagnie de la baie d'Hudson, jouissant en fait du monopole, avait des comptoirs aux endroits les plus favorables pour les échanges avec diverses tribus. La voie était ainsi ouverte aux missionnaires et les Oblats s'y lancèrent avec ardeur. D'autant que les missionnaires protestants étaient entrés dans la lice. Quels voyages on faisait alors à la recherche des pauvres brebis errantes! En été, en barge ou en canot d'écorce, à travers lacs, rivières, rapides, portages. En hiver, à la raquette, avec chiens, attelés à la traîne, couchant dans la neige, à la belle étoile, durant des semaines et même des mois! Les Oblats arrivèrent ainsi jusqu'à l'embouchure du Mackenzie et pour la première fois montrèrent la Croix aux barbares Esquimaux. Mgr Taché, ne pouvant suffire à tout, obtint pour coadjuteur Mgr Grandin qui visita les postes les plus reculés et fonda la mission de la Providence, en vue de l'établissement d'un nouveau vicariat apostolique. Bientôt après, en effet, l'Athabaska-Mackenzie fut séparé du diocèse de Saint-Boniface et confié à Mgr Faraud, dont Mgr Clut devint auxiliaire. Ces saints évêques dépensèrent leurs forces et leur vie dans ces régions inhospitalières pour y établir le règne de Jésus-Christ. L'ardeur de son zèle entraîna Mgr Clut jusque dans l'Alaska et le premier il descendit le fleuve Youkon jusqu'à la mer de Behring. Mgr Taché, n'ayant plus le souci des missions de l'extrême nord, en établit de nouvelles dans son diocèse, qu'il fut obligé de diviser encore, et Mgr Grandin devint évêque de Saint-Albert. Sous la conduite de tels chefs, les Oblats poursuivaient avec ardeur l'oeuvre de la conversion des sauvages à travers mille difficultés, même au milieu des batailles que se livraient les tribus ennemies, comme fit le P. Lacombe dans la guerre des Cris et des Pieds noirs, et les PP. Fafard et Marchand, tombés sous les balles des Indiens révoltés.

* * *

Voyage de 70 Jours.

Les Oblats ne cherchaient qu'à sauver les âmes et à faire jouir ces pauvres Indiens des bienfaits même temporels, que la religion catholique répand partout où elle s'établit. En réalité la divine Providence se servait d'eux comme d'entreprenantes pionniers pour préparer les voies à la civilisation et jeter les fondements de futures églises. Il serait trop long de raconter les progrès extraordinaires du Nord-Ouest au point de vue matériel économique, civil et politique. La révolte des Métis de la rivière Rouge contre des mesures vexatoires et arbitraires fut le signal ou le point de départ de ces progrès. Gouvernements provinciaux, chemins de fer, colonisation, tout a marché à la vapeur. Un mot suffira pour donner une idée de ce mouvement. Je me souviens du voyage que je fis en 1876 de Saint-Boniface à Edmonton. Voyage de 70 jours à travers de vastes plaines presque désertes, au pas tranquille et lent des boeufs tirant chacun leur charette! Je viens de faire le même trajet qui m'a demandé seulement un jour et une nuit. D'un bout de la ligne à l'autre, le pays est couvert de fermes, de villages et même de villes, et il y a trois lignes différentes de chemins de fer d'Edmonton à Winnipeg dans les mêmes conditions. J'en suis à me demander si je rêve. Eh bien! grâce aux secours si généreux, si opportuns de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi accordés par vous aux Oblats du Nord-Ouest, le progrès de l'Eglise catholique a marché de pair avec le progrès matériel. Ils ont défriché, semé, planté: vous avez versé la rosée bienfaisante de vos aumônes et Dieu a donné l'accroissement.

Voici en abrégé le tableau de ce merveilleux changement:

* * *

Le Progrès Religieux.

En 1862, lors de mon arrivée il n'y avait que le diocèse de Saint-Boniface. De ce diocèse furent successivement formés le vicariat apostolique d'Athabaska-Maskenzie, le diocèse de Saint-Albert, celui de Prince-Albert, celui de Régina, le vicariat apostolique de Keewatin. Et pour couronner ce progrès si consolant voilà que Notre Saint Père le Pape vient de former une nouvelle province ecclésiastique en faisant l'évêque de Saint-Albert archevêque d'Edmonton et en érigeant un nouveau diocèse de Calgary! J'avais moi-même obtenu la division de l'Athabaska-Mackenzie, après que tant de gens furent venus exploiter les mines du Klondyke. Il en est résulté l'érection de la préfecture apostolique du Yukon auquel fut annexée la partie nord du diocèse de New-Westminster. Et le R. P. Bunoz en s'établissant à Port-Rupert a pris possesion au nom de l'Eglise catholique de cette ville naissante qui peut devenir rivale de Vancouver, étant le terminus sur l'océan Pacifique de la ligne trancontinentale du Grond-Tronc Canadien.

* * *

Les Religieux Français

Evidemment les Oblats ne sont pas les seuls ouvriers dans ce champ du Père de famille. Au fur et à mesure que les paroisses nouvelles se formaient, ils ont sollicité et accueilli avec joie le concours de nombreux prêtres séculiers et réguliers qui en ont été chargés. La persécution qui a chassé de France tant de religieux et de religieuses a été un moyen providentiel d'en amener beaucoup dans le Nord-Ouest canadien. C'est une bénédiction pour ce pays, et pour l'Eglise la garantie d'un avenir encore plus prospère, malgré le très grand nombre de colons appartenant à toutes les sectes protestantes.

* * *

L'Athabaska

Permettez-moi, après cet aperçu général de ramener votre bienveillante attention sur l'Athabaska en particulier. J'ai dit que j'avais obtenu la division de ce vicariat qui comprenait d'abord le Mackenzie et le Youkon. L'impossibilité d'administrer un si vaste territoire était sans doute une cause suffisante de cette division, mais il y en avait une autre. On m'avait parlé de la colonisation possible de la partie sud-ouest de l'Athabaska. Nous avons là, en effet, de belles prairies, d'excellentes teres qui ne le cèdent en rien à celes de l'Alberta et de la Saskatchewan. Eh bien, qu'arrive-t-il? Les flots de l'émigration nous envahissent à notre tour. Depuis 3 ou 4 ans, des colons nous sont arrivés au nombre de 8,000, presque tous Américains ou Anglais protestants et le mouvement ne fera que s'accentuer davantage, car des lignes de chemins de fer en voie de construction se dirigent vers nous et traverseront bientôt notre territoire. Un millier de catholiques, arrivés avec cette foule, sont dispersés de côté et d'autre, s'arrtant à la place qui leur plaît. A cette vue, j'ai fait des démarches réitérées près du gouvernement pour obtenir un agent de colonisation catholique. Ma demande d'abord écartée a été enfin reprise en considération. Sur l'invitation du gouvernement, je lui propose un agent qu'il agrée. C'est un de mes missionnaires, le R. P. Giroux. Il s'agit de trouver, de grouper, d'amener et de placer ces colons catholiques. Deux paroisses ont déjà commencées et nous espérons que cette oeuvre continuera. Mais le pays est si grand! beaucoup de colons nous échappent et s'isolent comme les premiers. Il faudra les visiter pour les connaître. Il y aura des églises et des chapelles à construire et ces gens qui cherchent la fortune ne l'ont pas encore trouvée? D'un autre côté, nous ne pouvons abandonner nos oeuvres établies au milieu des sauvages. C'est à peine si nous réussissions à les maintenir quand il n'y avait que ces missions dans le pays; et vous pouvez juger des difficultés de la situation nouvelle. Oh! que nous avons besoin de prières afin que le Père de famille envoie des ouvriers dans sa vigne! Puisse aussi l'Oeuvre de la Propagation de la Foi prospérer de plus en plus! Vos bienfaits passés, dont nous sommes toujours reconnaissants, me sont un sûr garant de vos bienfaits futurs. Les Oblats continueront de défricher, de semer, de planter, et moi-même, comme le vieillard de la fable, j'essaierai de planter encore. Vous continuerez d'arroser, et Dieu donnera l'accroissement.

Interview Du R. P. Jean S.J.

Le R. P. Jean s.j., a donné au *Devoir* une entrevue que nous sommes heureux de reproduire.

—L'importance d'un collège classique et commercial, lui demandons-nous au début, est-elle comprise de nos coreligionnaires du Nouvel-Ontario.

—Ils la comprennent parfaitement, et ils l'appellent depuis longtemps de tous leurs voeux. C'est qu'ils souffrent de la pénurie d'hommes dirigeants capables de soutenir avantageusement la lutte pour les écoles et l'influence catholiques. Ils constatent avec peine que, faute d'institutions d'enseignement secondaire, ils sont privés de la représentation à laquelle ils ont droit dans les services d'utilité publique et dans l'administration soit fédérale, soit provinciale. La même anomalie existe encore dans les professions libérales, au Barreau, dans la médecine, le génie civil, etc. Enfin le recrutement des vocations sacerdotales est nécessairement difficile, pour ne pas dire impossible, dans une région où l'idéal de la formation intellectuelle et morale se borne à celle que l'on reçoit dans les "High Schools".

—Vous n'avez pas une foi bien forte dans les "High

—Je n'en suis pas enthousiaste, du moins pour les enfants catholiques. Ces écoles, prétendues neutres, sont en réalité sectaires par l'esprit, et, outre qu'elles ne donnent qu'un bagage superficiel de science, elles ne fournissent pas l'éducation au sens que nous y attachons. Un évêque d'Ontario les caractérisait un peu énergiquement en les appelant "the dumping ground of religious vocation".

—Votre nouvelle fondation semble bien venir à son heure. Mais est-elle bien accueillie par les catholiques de toutes langues?

—Je le crois; du moins je n'ai encore entendu aucune voix discordante. Si les Canadiens-français ont été les premiers à la demander, s'ils ont pris l'initiative d'une requête à cet effet, c'est qu'ils forment la grande majorité des catholiques du diocèse.

Au reste leurs coreligionnaires de langue anglaise sentent eux-mêmes le besoin d'un centre de haute culture intellectuelle et religieuse qui relèvera le niveau social parmi les catholiques et favorisera l'éclosion des vocations sacerdotales. Sa Grandeur Mgr Scollard, qui lui est cordialement sympathique, a également exprimé le désir de son prompt établissement.

—Alors vous avez confiance dans l'avenir?

—J'ai surtout confiance dans la Providence. Comme toutes les grandes oeuvres de charité et de dévouement celle-ci va commencer modestement. Les ressources sont fort limitées, et c'est une des causes qui en ont différé l'exécution: car les Pères Jésuites craignaient de compromettre le succès d'une entreprise si importante en la commençant dans des conditions trop précaires. Mais le regard des fondateurs se tourne tout naturellement vers les frères plus fortunés de la Province-mère: ils espèrent qu'une oeuvre comme celle-là saura susciter de généreuses initiatives qui leur prouveront qu'ils n'ont pas escompté témérairement le concours de la Providence.

une énergie qu'elle devina irrésistible, se jeta à son cou en lui criant:

—Oh! je vous en supplie, ne continuez pas, vous m'empêcheriez de partir!

Et cela fut dit d'un tel ton qu'elle n'y insista pas.

Ils revinrent tous les deux en se tenant par la main, et, jusqu'à la maison ils marchèrent sans rien dire; quelque chose d'inconnu, d'irréparable, avait soufflé sur leurs destinées, ils le sentaient; et tout dans leur attitude le faisait comprendre; mais Got, très délicate, ne voulait plus insister et avoir l'air de fouiller dans un passé sur lequel l'enfant restait obstinément muet. Sa famille avait-elle donné à l'enfant des habitudes nomades, des désirs fous de voyager, de changer à tout prix? Etouffait-il à Noyon, dans cette ville trop morte pour sa nature ardente, ou bien son caractère fier avait-il cru remarquer une différence avec Blanche, une lassitude de l'avoir adopté? Non, mille fois non, ce n'était pas possible!

Et pourtant, la bonne fille interrogeait son passé, scrutait sa conscience; mais elle, si scrupuleuse, pourtant, ne trouvait rien. Elle l'avait aimé, cet orphelin, comme l'enfant de ses entrailles; elle lui avait donné le meilleur de son coeur; que pouvait-elle alors comprendre à ce revirement inattendu, à cette attitude étrange qu'elle avait vue naître quelques mois auparavant, puis grandir, en s'affermissant jusqu'à prendre possession complète de l'enfant?

Lui résister face à face, comme avait dit l'abbé Hans, elle ne s'en reconnaissait pas la force, qui sait, peut-être pas le droit!.. Alors: *A Dieu va!*... pensa-t-elle, j'ai fait tout ce que j'ai pu; je ne vois pas bien, mais j'ai confiance en Dieu, et que sa sainte volonté soit faite!...

CHAPITRE X

Un matin, Got prit son courage à deux mains, et alla dans le cabinet de son beau-frère pour lui raconter tout.

M. Valmont, très occupé par sa charge, lui avait laissé jusqu'à nouvel ordre la direction complète de Clément. Il reçut ce coup en pleine poitrine, sans s'y attendre, démêlant tout de suite la vérité au milieu de périphrases dont la bonne Got essayait de la voiler.

Tout d'abord, il prit la chose de très haut, et, en même temps que la rougeur lui monta au front, Marguerite crut lire dans ses yeux come un reproche à elle, pour n'avoir pas été à la hauteur de sa tâche, et avoir permis de fréquentations malsaines; alors, sans risquer un mot pour se disculper, elle se mit à pleurer, ce qui la soulagea.

M. Valmont, comme tous les forts, ne pouvait pas supporter les larmes; un instant, il regarda sa belle-soeur, comme pour chercher à se disculper à son tour d'une faute qu'il sentait avoir commise; puis, subitement, il partit chercher sa femme pour faire comprendre à Got... qu'elle n'avait pas compris.

La chambre de Mme Valmont était au premier, avec une exposition sur un grand jardin intérieur, absolument comme chez sa soeur. M. Valmont la trouva, la tête penchée sur son auvrage, très occupée à faire courir avec de la soie un point d'épine sur une blouse russe destinée à Clément; Blanche, assise à terre, regardait des images.

Cete chambre était si calme, le grand murmure des champs l'emplissait d'une si douce chanson, la lumière, tamisée par de grands rideaux de cretonne à fleurs, semblait si joyeuse, que M. Valmont hésita une seconde au seuil de la porte avant de parler.

Mais il n'avait pas l'habitude de monter pendant la journée, et déjà Geneviève, levant la tête, l'interrogeait du regard.

—Peux-tu descendre une seconde?

—Oui, pourquoi?...

—Il y a ta soeur en bas qui va te l'expliquer.

Tout de suite, la jeune femme posa son ouvrage, et, tremblant déjà du pressentiment d'un malheur, elle descendit avec son mari.

Sur le tapis-chemin de l'escalier, les pas ne faisaient aucun brait, et quand ils entrèrent, Marguerite, toujours à la même place, regardait le plancher fixement, les yeux rouges par les larmes.

Pour Mme Valmont, elle recommença son récit interrompu de temps en temps par les exclamations de la femme du notaire:

—Pas possible,.. Il s'ennuie ici... Il veut partir pour gagner de l'argent... Oh! l'ingrat!...

M. Valmont accentuait encore la note: oui, c'était un ingrat, on ne pouvait pas le nier; il avait dans les veines, cet enfant, un sang que lui ne connaissait pas, mais il voyait bien que ce n'était pas celui des Valmont; seulement, c'était en même temps un maladroit... Médecin!..., il voulait être médecin, juste à un moment où il y avait un encombrement de docteurs et de spécialistes... Médecin! quand ceux qui le sont déjà obligés, pour vivre, de se faire députés... alors qu'il était si simple de profiter du sillon commencé, de son expérience à lui, Valmont, de ses travaux et de son affection!...

A grands pas, il arpentait son salon, prenant tantôt un bibelot, tantôt un autre, sur la cheminée, et les remplaçant sans même y penser.

—...Ayez du coeur, laissez-vous toucher, faites des sacrifices, et, comme récompense, on vous avouera qu'on s'ennuie chez vous, qu'on veut partir... Eh bien! qu'il parte!

—Oh! Sylvestre... je t'en prie, ne va pas si vite; tu l'aimes, cet enfant?...

—Trop!

—Alors, ne parle pas ainsi!

—Que veux-tu pourtant que je fasse?

—Que tu le défendes contre lui-même.

—Mais tu vois bien que Got a longuement essayé, que je ne pourrais que rééditer ce qu'elle lui a déjà dit: je n'ai pas une raison de plus à ajouter: suppose un instant que je suive ton conseil et que j'intervienne, qu'arriverait-il?... C'est qu'il baisserait la tête et ne me répondrait rien à moi; mais, au fond, cet enfant a une volonté de fer; ce qu'il veut, il le veut incroyablement: il a été franc avec Got, il s'est jeté à son cou en lui disant: *laisse-moi partir!* Au fond, voilà toutes ses raisons: *il veut partir*.

—Mais nous pouvons l'empêcher, interrompit Geneviève.

—Oui, l'abbé Hans m'a même dit que nous le devions.

Le notaire secoua la tête.

—Je ne pense pas comme le recteur sous ce rapport-là. L'enfant est à nous jusqu'à une certaine limite seulement; au point de vue légal, il ne nous appartient nullement; les circonstances au milieu desquelles nous l'avons recueilli sont telles, que toujours je puis m'attendre à ce qu'on frappe à ma porte en me disant: "Je viens chercher Clément, c'est à nous qu'il revient, cet enfant." Ce n'est pas tout, je ne puis lui imposer ma volonté comme je l'imposerais à un enfant dans les veines duquel coulerait un sang que je connais. Qui sait! peut-être éprouve-t-il le besoin de changer, sans s'être donné à lui même aucune raison. Examine l'ensemble de son attitude, et tu verras qu'en réalité Clément a voulu rester un étranger au milieu de nous tous; cet enfant-là n'aime personne ici...

—Si! Moi, il m'aime, et puis moi aussi je l'aime... et puis encore Tom!...

Chacun se retourna, et vit Blanche qui faisait son apparition, l'air très décidé, et les joues rouges d'une grosse colère qu'elle ne devait pas garder pour elle.

En effet, le lendemain, qui était un jeudi, la bonne traversa la ruelle et amena Blanche chez sa tante. Got avait l'habitude, ce jour-là, de conduire sa nièce, non seulement à la messe du Saint-Sacrement, mais encore de la garder toute la matinée.

Got et Clément, déjà prêts, l'attendaient pour partir, et dès qu'elle les eut embrassés tous les deux, on ferma la porte, et le groupe se dirigea à petits pas vers la cathédrale. Les deux enfants marchaient seuls, et en avant. Marguerite les suivait en causant avec la bonne. Un moment, Blanche se retourna, et, certaine qu'elle ne serait pas entendue, dit tout bas à Clément:

—Tu sais, hier, je me suis mise en colère à cause de toi!...

Et comme Clément la regardait avec ses grands yeux noirs, tout interrogateurs:

—Oui, figure-toi, continua-t-elle, que papa criait tout haut, dans le petit bureau, que tu n'aimais personne chez nous!

—Ah! fit Clément, les lèvres serrées, le coeur battant plus vite dans sa poitrine, il a dit cela...

—Oui, seulement moi, ajouta-t-elle en secouant les grandes boucles soyeuses de ses cheveux, j'ai soutenu que non, que c'était pas vrai, que tu nous aimais bien. N'est-ce pas que tu nous aimes bien?

—Oh! oui... je vous aime, et tu pourras le dire à ton papa.

—Tous?

—Tous.

—Et moi aussi?

—Toi surtout.

—Alors, pourquoi qu'il faut que tu partes?

—Regarde-moi bien, Blanche; tu es ma petite soeur chérie, tu me demandais tout à l'heure si je t'aime, eh bien! oui, je t'aime, et plus que tu ne le comprendras jamais, c'est pour cela qu'il faut que je parte... Sans cela, toi-même tu me le reprocherais plus tard...

Elle le fixa un instant, avec ses yeux d'enfant intelligente, et elle le vit tout pâle, les lèvres tremblantes, prêt à pleurer; alors, elle ne demanda plus rien, soupçonnant une grosse chose très grave, qu'elle ne pouvait pas encore comprendre.

Mais, plus d'une fois, ce jour-là, Blanche, jouant avec Tom dans le jardin, s'arrêta au milieu des ses gambades enfantines, regardant vers la chambre de Clément avec des yeux déjà sérieux, des yeux qui auraient voulu savoir...

(A SUIVRE).

Le Bilan d'une Conquete

(Suite de la 4ème page)

se produisent dans les régions circumpolaires. En étudiant simultanément ces phénomènes on reconnaitrait les lois suivant lesquelles se forment et se creusent les centres de hautes et de basses pressions d'où dépend notre climat; on pourrait ainsi, graduellement, prévoir non seulement le temps probable une semaine ou deux à l'avance, mais, au début d'une saison, avoir des données générales sur ce que sera cette saison tout entière.

On voit d'ici les conséquences probables de cete science nouvelle à la vie économique de tout notre hémisphère. Diminution de l'imprévu dans le caractère probable, l'intensité ou la durée des hivers et des étés; plus de récoltes ensemencées trop tôt et détruites par un hiver trop rigoureux; plus de semailles tardives mûrissant mal sous les feux dun été trop brûlant. C'est d'une façon rationnelle, en connaissance de cause, que l'agriculteur ferait choix de ses semences et de ses dates d'ensemencement.

Une ceinture d'observatoires.

Comment maintenant concevoir l'organisation d'un service d'enquêtes et d'observations permanentes dans les régions circumpolaires, service qui, bien entendu, ne pourrait fonctionner que grâce à une entente internationale facilement réalisable?

Un certain nombre d'observatoires scientifiques pourraient être établis, soit par nation dans une zone impartie à chacune d'entre elles, soit en commun, sous le contrôle d'une commission scientifique internationale. Dans ces postes d'observation, comparables à des sortes de monastères scientifiques, l'existence normale pourrait s'établir aussi bien qu'au Groënland.

Il existe actuellement déjà quelques observatoires circumpolaires; il suffirait d'en développer le nombre et de les relier les uns aux autres pour les étendre en une ceinture continue, aussi bien autour du Pôle Nord qu'autour du Pôle Sud.

C'est surtout au Pôle Nord qu'il convient maintenant à la science humaine de s'attaquer avec toutes les ressources de son génie. C'est en effet dans les régions tempérées de l'hémisphère qu'habitent les deux tiers de l'humanité, et l'histoire montre que c'est de ces régions que sont sorties toutes les grandes civilisations dont l'action s'est étendue à la terre entière.

C'est donc la région polaire arctique qu'il faut dès maintenant étudier dans le sens que nous avons indiqué, non plus en vue de la conquête éphémère et stérile d'un point mathématique, mais à un point de vue plus large, plus fécond et plus humain.

Maintenant que, grâce à Peary, Amundsen et Scott, les pôles sont conquis, la hantise de ces deux points, désormais sans mystères, doit cesser; l'heure du travail exclusivement scientifique a sonné. Il faudra, pendant longtemps encore, parcourir, souvent de façon obscure et sans gloire, mais toujours au milieu des dangers, les régions où soufflent les *blizzards;* il faudra que, pendant de longues années, des hommes de courage et bonne volonté consentent à vivre dans ces déserts glacés pour y noter, au jour le jour, les phénomènes dont les conséquences sont si grandes pour la collectivité des hommes. Peut-être, après le télégraphe sans fil, l'aéroplane prendra-t-il part, du haut des airs, à l'exploration de l'espace inconnu. Il est probable, il est même certain que, malgré ses périls ou à cause de ces périls mêmes, cette noble carrière sera volontiers embrassée encore par des hommes de coeur. Il faut le dire bien haut: ce sont là des travaux auxquels l'opinion publique doit réserver toute sa sympathie et que les gouvernements ne doivent cesser d'encourager.

Un jour viendra—puisse-t-il être prochain!—où, de ces solitudes sans nuit pendant l'été, sans jour pendant l'hiver, où ne vit aujourd'hui aucun être humain, des groupes de savants et d'observateurs enverront à la terre habitée les nouvelles anticipées de l'année qui s'approche, et permettront de lire à l'avance, sur l'horloge des glaces, les conditions de vie en cours d'élaboration pour le milliard d'hommes qui peuplent l'ancien et le nouveau continent.

La visite de Mgr Stagni

(Suite de page 6)

The Army of the Lord by A. Proctor.

ACTE IV.

"Pater"—"Mon Père."

La scène se passe devant la tente de Jéraméel à Jéricho. Sur le soir.

Réponses aux adresses.

Finale—Marche Laurentienne. *L. P. Laurendeau.*

Dans sa réponse aux deux adresses que lui avaient lues les élèves du Petit Séminaire, Mgr Stagni exprima à Mgr Langevin toute sa joie et sa reconnaissance de cette soirée au Petit Séminaire. Ce Petit Séminaire est une preuve que l'Eglise continue toujours son oeuvre d'éducation. L'Eglise fut longtemps la seule éducatrice de la jeunesse. Mgr Stagni fait une revue du rôle éducateur de l'Eglise à travers les siècles. Seule, elle a longtemps dispensé le grand enseignement dans les plus célèbres universités de l'Europe. Autrefois les cathédrales, les abbayes et les couvents furent les écoles où le peuple venait puiser son instruction. Aujourd'hui on essaie d'aracher à l'Eglise son rôle d'éducatrice. La mission de l'Eglise, selon la parole de son divin fondateur, est d'enseigner tous les peuples. C'est l'Eglise qui a été la plus grande protectrice des arts, des lettres et des sciences. Et cependant on l'accuse d'obscurantisme. L'Eglise ne renonce pas à sa mission d'enseigner.

Mgr Stagni donne ensuite de sages conseils aux jeunes séminaristes. Ils doivent être reconnaissants à Dieu, à l'Eglise et à leurs parents.

Le délégué apostolique prend ensuite la parole en anglais, langue qu'il parle avec beaucoup de facilité. Il insiste sur l'Universalité de l'Eglise Catholique.

Dans un pays cosmopolite comme l'Ouest Canadien l'Eglise doit s'occuper de toutes les races, dispenser à tous les trésors de sciences et de certitudes.

* * *

BENEDICTION DU PETIT SEMINAIRE

La bénédiction du Petit Séminaire a eu lieu jeudi matin. Ce fut une cérémonie des plus imposantes.

Le délégué apostolique se rendit en procession, escorté des évêques et des prêtres, de l'Archevêché au Petit Séminaire. Il revêtit ensuite les vêtements épiscopaux.

Suivi de tout le clergé il fit le tour du Petit Séminaire, le bénit. Il revint ensuite à l'intérieur, en bénit les différentes pièces. Toutes ces cérémonies eurent lieu au chant d'hymnes religieux.

Après la bénédiction du Petit Séminaire, Mgr Charlebois célébra une messe solennelle. Quatre autres évêques assistaient dans le sanctuaire.

La messe fut suivie d'un banquet au clergé au Petit Séminaire. A ce banquet, le délégué apostolique et Mgr Langevin prirent la parole.

Jeudi soir, ce fut la visite au Collège que nous relatons plus loin.

* * *

LE JUNIORAT DES OBLATS

Vendredi matin, Mgr Stagni fit une courte visite au Juniorat des Oblats à Saint-Boniface. Le supérieur du Juniorat lut une adresse à laquelle Mgr Stagni répondit en français. Il félicita les Oblats sur la belle oeuvre d'évangélisation dont ils ont été les infatigables apôtres dans l'Ouest canadien.

* * *

LA PRESSE CATHOLIQUE

Deux automobiles pavoisées aux couleurs pontificales conduisirent le délégué apostolique aux bureaux de la West Canada Publishing Co. Mgr Langevin, Mgr Charlebois, Mgr Béliveau, le R. P. Alexis, capucin, accompagnaient Mgr Stagni. Il fut reçu à la porte de l'édifice par le R. P. Plourde o.m.i., gérant de la compagnie. Plusieurs prêtres et religieux s'étaient déjà redus aux bureaux de la compagnie.

Tous les employés et les rédacteurs des cinq journaux catholiques, le *Canadian Ruthenian*, la *Gazeta Katolicka*, le *West Canada*, le *Northwest Review*, la *Liberté* furent présentés au délégué apostolique. Il visita ensuite le premier étage, vit fonctionner la presse à journaux, les différentes autres presses. Une photographie des visiteurs fut prise auprès de la presse à journaux. Mgr Stagni visita alors le second étage où sont installées les linotypes et les bureaux des différents rédacteurs. Le délégué apostolique se déclara émerveillé de cette oeuvre de presse catholique, qui atteint cinq peuples différents de langue. Il se fit donner une copie de chacun des journaux.

Avant de nous quitter, Mgr Stagni et tous les visiteurs se firent photographier avec tout le personnel.

* * *

CHEZ LES ORPHELINS

Jeudi matin, Mgr Stagni a célébré la messe à la Maison Vicariale, assisté de Mgr Béliveau, de l'abbé mitré de Bellafontaine, de M. l'abbé Lamy, du R. P. Dandurand o.m.i. Puis il visita toute la communauté où se trouvent cinquante religieuses: il dit des paroles d'encouragement aux religieuses qui sont malades.

Vendredi après-midi, après le diner que Mgr Stagni prit à la Maison Vicariale, les petits orphelins lui firent une très touchante réception. On avait réuni aux orphelins de l'Hospice Taché ceux de l'Orphelinat Saint-Joseph de Winnipeg et un certain nombre de vieillards. En tout, quatre cents personnes.

Une jolie adresse, remplie de sentiments d'affections, fut lue à Mgr Stagni qui, très ému, y répondit éloquemment.

* * *

Après une visite à l'hôpital de Saint-Boniface, Mgr Stagni assista à une brillante réception donnée par les catholiques de Winnipeg, au Catholic Club.

Samedi matin, il célébra la messe à la Maison-Chapelle puis durant l'avant-midi visita le couvent de Saint-Boniface. A deux heures de l'après-midi, il était reçu au Bon Pasteur.

A la Cathédrale, il officia à la grand'messe de dimanche. Dans l'après-midi il visita les Polonais et les Ruthènes. Dimanche soir, une réception eut lieu au Salon de l'archevêché.

Mgr Stagni a quitté Saint-Boniface, hier matin, par le local de Moose Jaw, enchanté de son séjour à Saint-Boniface et à Winnipeg.

LES RUTHENES

(Suite de la 1ère page)

a en ce pays. Leur sympathie à notre égard est chose connue. Chaque année l'épiscopat fait faire une quête générale par tout le pays pour nous aider.

L'an prochain s'ouvrira à Toronto un grand séminaire qui préparera nos séminaristes au sacerdoce. Nos candidats au grand séminaire se préparent dans les écoles latines et au petit-séminaire de Saint-Boniface. Dans cette dernière institution il y a maintenant onze des nôtres, mais ce nombre pourra s'élever jusqu'à vingt-cinq. Un prêtre sera prochainement chargé de leur dire la messe, et de leur enseigner le catéchisme et l'histoire ruthène dans leur langue maternelle. Il y a des écoles apostoliques à Winnipeg, à Sifton, à Brandon et à Edmonton. Grâce à Dieu, j'ai trouvé ici plus que ce que je m'attendais d'y rencontrer. J'en rends mon témoignage public de reconnaissance à l'épiscopat et au clergé qui continuent à m'aider au milieu des difficultés du début.

Aux sympathies des Catholiques canadiens, joignons l'espoir des secours de Galicie. Nous attendons cette année de dix à vingt prêtres de Galicie. Restons unis à nos frères de là-bas et prions Dieu de bénir nos efforts et de les couronner de succès.

Un Document

pour quelques conseillers, et que je les gênais. Cette destitution ne peut qu'accentuer l'opinion que l'argent de la ville non seulement gaspillé, mais est dépensé malhonnêtement. Je n'ai pas insisté pour une plus forte somme d'argent parce que ce n'était pas les conseillers qui payaient, mais, plutôt les Contribuables, et j'ai accepté la somme nominale de $500.00 à condition que le Conseil m'adresse un document sauvegardant ma réputation, et j'ai reçu la lettre suivante avec un chèque de $500.00:

Saint-Boniface, 12 mai 1913.

Cher Monsieur:

J'ai instruction du Conseil de la Cité de Saint-Boniface de vous informer que les membres du Conseil regrettent la mise en circulation de certaines rumeurs laissant entendre que votre destitution, en décembre dernier était probablement justifié par certaines raisons connues du Conseil, et j'ai ordre de dire qu'en tout temps, vous avez rempli vos devoirs de Chef de Police avec diligence, honnêteté et habilité et que vous avez été destitué seulement parce que le Conseil a cru qu'il serait dans l'intérêt de la ville financièrement de placer les deux départements de Police et Feu sous un même chef. Le Conseil est anxieux d'éviter toute mauvaise interprétation de son action, et pour cette raison vous permet volontiers de publier cette lettre. Comme autre marque de l'appréciation de vos bons services rendus à la Ville pendant votre emploi, vous trouverez ci-inclus, un chèque de $500.

Espérant que cette lettre vous sera satisfaisante, je demeure

Votre tout dévoué,

J.-B. Côté,

Greffier de la Cité.

NOTE:—Cette lettre est assez claire pour ne pas exiger plus de commentaires.

Eguari Gagné.

Glanures

LE HAUT ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE AU JAPON

Tokio, 6.—Les Pères Jésuites ont enfin reçu l'autorisation du ministère de l'Instruction publique d'ouvrir, le mois dernier, des cours préparatoires à l'Université future. Ces cours comprennent: la philosophie, la littérature et les hautes études commerciales.

Leur établissement se nomme déjà Université de la sagesse: Jôchi Daigakou. L'école est aménagée provisoirement dans les nombreux bâtiments qui se trouvent sur le terain d'un hectare et demi, acheté l'an dernier pour y fonder l'Université libre projetée, dans le quartier de Kojimachi, à Kioichô, No. 6.

Le supérieur de l'établissement est le P. Hoffman, un Allemand. Les autres Pères Jésuites sont le P. Dahlmann, Allemand; le P. Boucher, Français, ancien missionnaire de Shanghaï, et directeur du collège de l'Aurore, à Si-Kha-Wei; le P. Hellig, Alllemand; le P. Gettelman, Américain, et le P. Tsuchihashi, Japonais. Le supérieur est remarquable comme professeur de philosophie. Le P. Dahlmann est un savant connu pour ses travaux sur l'Inde et sur le bouddhisme. Le P. Tsuchihashi, qui a étudié en France et a été longtemps employé à l'Observatoire de Si-Kha-Wei est un fort mathématicien. Les deux autres Jésuites: Hellig et Gettalman se sont spécialisés, le premier dans les sciences, le second en philosophie.

Les débuts seront nécessairement difficiles. Actuellement, les cours du Jôchi sont suivis par une vingtaine d'élèves. Une soixantaine d'étudiants suivent les cours de langues du soir, l'anglais et l'allemand.

Peu à peu, les Jésuites développeront leur collège de hautes études, se fourniront du personnel nécessaire de professeurs japonais, et bâtiront leur Université.

L'école des Marianistes français, à Tokio est de plus en plus en voie de prospérité. Elle a plus de 800 élèves.

LA QUESTION DES LANGUES

La chambre belge a abordé la discussion du projet de loi par lequel on prétend régler l'emploi des deux langues nationales dans l'armée réorganisée.

Certains députés catholiques flamands, notamment ceux d'Anvers qui subissent totalement les influences flamingantes, étaient hostiles en principe à la réorganisation de l'armée sur la base du service général; mais quand ils constatèrent que le parti catholique devrait se rallier unanimement pour sauver la situation ministérielle, ils mirent comme première condition à leur ralliement le règlement de l'emploi des langues dans l'armée et ils préconisèrent le recrutement régional, avec la formation de régiments flamands et de régiments wallons.

Une telle organisation eût abonti à la division de l'armée belge, et la séparation militaire se fût ainsi trouvée réalisée avant la séparation administrative et politique. Cette prétention flamingante était d'autant plus absurde que personne ne se plaint du régime existant, que les Flamands ne sont nullement traités à l'armée en "citoyens de seconde classe", comme le prétendent les flamingants, et qu'il assure aux miliciens ruraux flamands l'avantage d'apprendre assez rapidement la langue française, ce qui est pour eux d'une incontestable utilité.

Voulant enrayer le mouvement en faveur de la création de régiments flamands et walllons, le gouvernement a présenté un projet qui tend à affirmer l'égalité des deux langues dans l'armée. Ce projet impose la connaissance du flamand pour l'examen d'entrée à l'école militaire; il prévoit la création d'écoles de pupilles avec sections flamandes et sections wallonnes; il stipule qu'il sera fait usage de la langue flamande pour l'instruction des soldats flamands et que tous les règlements et manuels à l'usage des soldats seront rédigés dans les deux langues.

Ce projet du gouvernement répond peut-être à l'idée de la sauvegarde de l'unité morale de l'armée belge, mais son adoption aboutirait à une profonde injustice: aucun Wallon ignorant la langue flamande ne pourrait plus prétendre à un grade dans l'armée, et contrairement à l'esprit et à la lettre de la constitution, qui stipule l'absolue liberté pour l'usage des deux langues nationales, les Belges de langue française voulant faire carrière dans l'armée auraient l'obligation absolue d'apprendre la langue flamande.

C'est toujours la même tendance qui s'affirme dans tous les domaines et qui prétend développer le bilinguisme dans toutes les provinces, celles du sud comme celles du nord. L'erreur première est dans l'affirmation que la Belgique est un pays bilingue, alors que les provinces wallonnes sont exclusivement françaises, tandis que seules les provinces du nord sont bilingues, la langue française y étant la langue usuelle de la grande majorité de la bourgeoisie, et la langue flamande y étant la langue usuelles des éléments ouvriers et ruraux. Aussi les Wallons ont-ils protesté immédiatement contre la portée générale du projet du gouvernement et présenté des amendements au projet militaire.

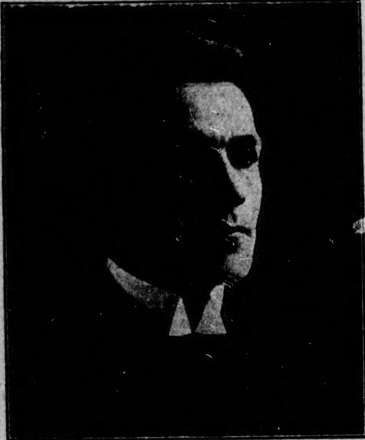
Ce débat souligne une fois de plus l'âpreté de la querelle qui se développe depuis des années entre les deux éléments de la nation et qui a pris un caractère particulièrement aigu depuis que le flamingantisme porte ouvertement ses efforts contre le développement de la culture française dans les provinces flamandes.

M. Destrée, l'éloquent député de Charleroi, a évoqué la création de l'unité nationale en 1830 par la collaboration des deux races.

UN TRIOMPHE

Brillant Début des Fêtes de la Saint-Jean-Baptiste—Cinq Cents Convives—Eloquents Discours.

Le succès du banquet d'hier soir a dépassé même les espérances des plus optimistes. Vers sept heures et demie les convives affluaient au Royal Alexandra. Les demandes de billets se faisaient de plus en plus nombreuses. Si bien qu'au moment du banquet la salle se trouvait trop étroite pour contenir tous ceux qui avaient répondu à l'appel. Il fallut aux organisateurs installer un certain nombre de convives dans le café attenant àla grande salle des banquets. En tout, cinq cents convives. C'est un succès sans précédent, et qui fait augurer d'éclatantes fêtes.



L.-A. DELORME.

M. L.-A. Delorme, avocat, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, présidait. Il avait à sa droite Mgr Langevin, à sa gauche Mgr Béliveau. A droite de Mgr Langevin se trouvait Sir Joseph Dubuc, Mgr Budka, l'honorable Bernier, Mgr Dugas. A gauche de Mgr Béliveau se trouvaient M. Henri Bourassa, M. le juge Prendergast, le R. P. Portelance, le capitaine André, consul français. Nous avons encore remarqué à la table d'honneur le R. P. Cahill, provincial des Oblats, M. J. Dubuc, consul belge, le R. P. Adam s.j., M. L.-H. Fournier, MM. Bénard et Préfontaine, nos députés, un grand nombre de prêtres et de laïques.

Après le menu, dégusté au son d'airs canadiens qu'exécutait l'orchestre, les discours commencèrent.

M. Delorme, dans un bref discours, indique le but de cette série de fêtes. Il dit quel type de Canadien il veut se voir développer au Manitoba. Ce Canadien devra participer au progrès général mais demeurer fidèle à sa foi, à son clergé et à ses traditions. Pour cela il lui faut de l'énergie nationale. L'acquérir sera le but de ces fêtes.

M. Delorme offre ses remerciements à Mgr Langevin, à Mgr Béliveau, à Mgr Budka, aux consuls français et belge, à Sir Dubuc, et à M. Henri Bourassa. Chaque nom est souligné d'applaudissements.

M. le président propose la santé du Roi. Tout l'auditoire se lève en chantant God Save the King. Le plus grand enthousiasme règne.

Le président invite Mgr Langevin à proposer la santé du Pape et du Clergé. Une ovation accueille Mgr l'Archevêque quand il se lève. Dans un court mais vibrant et spirituel discours, il déclare que c'est avec fierté qu'il propose la santé de la majesté de la terre et de l'éternité.

Il énumère nos raisons d'être fiers du Pape et de lui souhaiter encore une longue vie. Puis il souligne la fidélité de la nation française au siège de Rome. Pie X a su la conserver à l'Eglise. Il nous peint le Pape, pontife intrépide et ouvrant au peuple les sources de la vie. "Le curé des Abruzzes a mis en déroute, dit Mgr Langevin, la politique humaine grâce à la politique du crucifix."

Mgr Langevin traite ensuite du patriotisme, et fait l'éloge de M. Henri Bourassa. Son discours est haché d'applaudissements.

Tout l'auditoire boit à la santé du Pape et du Clergé en chantant l'Oremus Pro Pontificiis.

L'honorable Joseph Bernier répond à la santé de la province du Manitoba. Il déclare dès le début qu'il n'a pas l'intention de faire un discours et qu'il n'en a pas préparé. Il fait l'éloge de Mgr Langevin, de M. Bourassa, de la province du Manitoba. Il termine en recommandant de faire aussi apprendre la langue anglaise aux enfants canadien-français.

Quand M. Henri Bourassa se lève pour répondre à la santé de la province de Québec, l'auditoire lui fait une longue ovation.

M. Bourassa remercie de l'accueil chaleureux qu'on a bien voulu faire à celui qui représente la plus grande patrie de la plupart des convives. "C'est au nom de cette belle vieille patrie, c'est au nom de cette province de Québec, qui a été le berceau et la source de toutes les idées françaises en Amérique et qui en reste la source principale, que je vous remercie, dit M. Bourassa, de cette invitation et que je vous offro les souhaits de bonheur et de prospérité que la vieille province fait pour vous comme pour tous les rameaux qui sont sortis d'elle."

M. Bourassa étudie ensuite le rôle joué par la province de Québec dans le développement de la race française en Amérique. Il faut admettre que souvent Québec trop préoccupée d'elle-même ne s'est pas rendu compte de ses devoirs envers les autres communautés françaises. C'eut été son rôle chaque fois qu'un droit a été méconnu, violé, de se lever et de le revendiquer. Mais si la province de Québec n'a pas toujours joué le rôle qui lui incombait, elle se reprend maintenant et commence à faire son examen de conscience. Elle se demande quel peut bien être son rôle dans l'avenir. Elle commence à parler. Il lui faut de l'autorité, non pas celle qui domine mais celle qui éclaire. Elle a rendu des services à la couronne britannique. Par là, elle a acquis le droit de parler d'égal à égal à toutes les races qui vivent sur la terre canadienne.

M. Bourassa fait avec son éloquence habituelle l'histoire de la province de Québec, de sa séparation d'avec la France en 1763. Il la peint abandonné de ses chefs laïques, se confiant au clergé. Il nous montre la conduite toute de dévouement, de sacrifices et de prudence du prêtre canadien. L'orateur passe en revue les luttes constitutionnelles, notre conduite en 1774. Il étudie ensuite les conditions nécessaires à la durée du Canada. Elle réside dans l'égalité des deux grandes races qui habitent ce pays et cette égalité devra exister, non seulement en théorie mais en pratique dans le parlement fédéral et dans tous les parlements provinciaux. Il cite à l'appui les paroles de Sir John Macdonald déclarant que dans ce pays on ne doit pas parler de conquête, qu'il n'y a ni conquérants, ni conquis, ni maîtres ni esclaves mais deux grandes races dont tous les citoyens doivent jouir en matière de langue, en matière d'éducation et dans tout ce qui fait la plénitude de droit du citoyen dans un pays de la plus parfaite égalité. Sir Edward Blake ratifia cette parole du premier ministre d'alors.

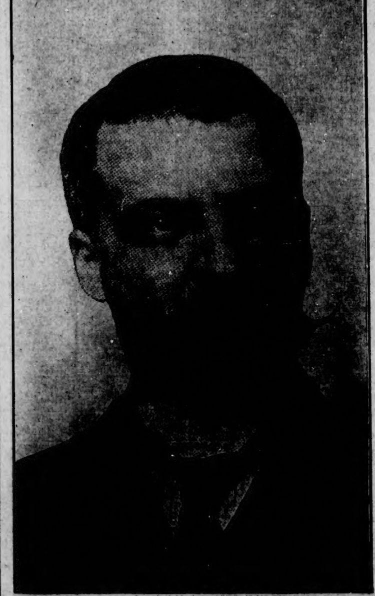
Mais à cette époque l'esprit de parti n'avait pas encore creusé un fossé de séparation entre les partis politiques.

C'est là une leçon pour les Canadiens-français de la province de Québec comme pour ceux des provinces de l'Ouest. Nous y trouvons la manière de faire respecter nos droits. Pour obtenir le respect de ses droits, il faut les affirmer, les définir et les prouver. Les affirmer, c'est aussi naturel à l'homme bien né que de ne pas rougir de son père. Il faut définir ses droits, ne pas se contenter de s'enorgueillir de sa race, de ses privilèges. Il faut dire clairement et fermement quels sont ses droits. Il faut encore les prouver par l'histoire à tous ceux qui partagent avec nous le sol canadien.

Ceux qui viennent au Canada ont certainement droit à une part du festin mais il ne faut pas oublier ceux qui ont semé le blé, l'ont récolté et en ont fait le pain. Il ne faut pas que les fils du père de famille mangent les miettes de ceux qui sont arrivés les derniers.

Une race, comme un individu, ne mérite ses droits que si elle sait les réclamer avec fierté, non pas l'insulte à la bouche, mais avec la pleine conscience de son droit. La force brutale est la moindre de toutes les forces. La plus grande de toutes les forces c'est celle qui dit: "Je réclame mon droit et je le réclamerai tant que je ne l'aurai pas obtenu. Le droit ne diminue pas et je ne me soumettrai jamais."

Sans doute, il est absurde de dire que l'on doit toujours réclamer de la même manière, par les mêmes arguments et au même dégré la reconnaissance absolue d'un droit. Il faut des tempéramments, des précautions, de la patience, de la patience qui sait attendre—le plus fort auxiliaire du droit. Mais d'un autre côté nous devons nous défier de notre nature conciliante. Nous sommes plutôt portés aux excès de prudence qu'aux excès de violence. Il ne faut jamais laisser périr un droit par lassitude de réclamer. C'est chez nous un défaut de race contre lequel nous devons réagir, moins par l'action violente, que par la communication constante entre nous de toutes les pensées et de tous les sentiments nécessaires pour reprendre possession de nous-mêmes et pour savoir agir. Il faut enseigner l'histoire mais une histoire qui montre nos faiblesses comme nos héroïsmes, qui fasse voir les points lumineux de notre vie nationale, mais qui ne craigne pas aussi de descendre dans les vallées sombres et de nous faire profiter de tous les enseignements du passé. L'histoire doit nous apprendre à nous connaître et nous fournir une ligne de conduite pour l'avenir.



M. HERI BOURASSA

M. Bourassa passe ensuite à l'étude des relations que nous devons entretenir avec les autres races qui partagent avec nous la terre canadienne. Nous devons nous mettre en garde contre toutes les tentations d'isolement. Nous n'avons aucune raison de nous isoler des autres races. C'est en prenant contact ave cles autres races qu'on peut prendre conscience de son égalité. Dans nul domaine, soit relations d'affaires ou de société, il ne faut s'incliner. C'est une preuve d'infériorité. Il faut toujours se traiter d'égal à égal.

Nous devons comprendre et aimer les autres races. Mais nous devons toujours connaître nos droits afin de savoir les affirmer.

Les Canadiens-français ont un rôle à jouer dans ce pays et c'est le premier. Mais nous devons nous garder de dire que c'est parce que les Canadiens-français sont supérieurs aux autres races. C'est parce que la Nouvelle-France sous le gouvernement essentiellement ordonnée de la France, possèdait un germe qui en a fait une fondation unique dans toute l'histoire de l'Amérique du Nord.

M. Bourassa termina par un vibrant appel en faveur de la langue française et de l'union entre les différentes races qui peuplent ce pays.

A maintes reprises, l'auditoire a fait des ovations à M. Bourassa. Très peu l'avaient entendu auparavant.

M. L.-H. Fournier répondit à la Santé des Sociétés Saint-Jean-Baptiste de la province et des Sociétés Soeurs. M. Collon, répondant à la Santé des Dames, en fit un spirituel éloge.

M. Delorme lut une lettre d'excuses de l'honorable Turgeon, ministre dans le cabinet de la Saskatchewan, et que le passage de Mgr Stagni à Régina empêche d'assister à nos fêtes. Il lut aussi une lettre de M. Gariépy envoyant aux compatriotes du Manitoba le salut des frères de l'Alberta.

Tout l'auditoire debout chanta "Un Canadien Errant".

Après la réponse de M. Fournier à la Santé des Sociétés Soeur on avait chanté "A la Claire Fontaine". La Santé des Dames avait été suivie du chant de Vive la Canadienne".

Avant de quitter la salle tous chantèrent l'hymne national. L'on se dispersa au chant de "Bonsoir, mes amis."

LETTRES D'EXCUSES

Québec, 10 juin 1913.

M. D.-R. Baribault,
Secrétaire,
Société Saint-Jean-Baptiste,
Winnipeg.

Cher Monsieur,

J'ai reçu avec grande joie l'invitation de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, d'assister à la grande démonstration nationale des 23, 24 et 25 juin.

Pour des raisons en dehors de ma volonté, il me sera impossible d'y assister.

Soyez assuré que les Canadiens-français de Québec sont avec vous de coeur et d'esprit pour que la démonstration que vous préparez, soit un grand succès et tout à l'honneur de la race canadienne-française de la province-soeur.

Je suis,

Votre tout dévoué,
Dr P.-H. Bédard,
Prés. Gén.

Montréal, 3 juin 1913.

M. D.-R. Baribault,
Winnipeg, Man.

Monsieur le président;

Le président de la Société Saint-Jean-Baptiste me charge de répondre à l'aimable invitation que vous lui adressiez le 12 mai d'assister à la grande démonstration nationale que vous préparez pour les 23, 24 et 25 juin prochain.

L'organisation de la collecte publique dite du "Sou de la Pensée Française" retiendra à Montréal les directeurs de la Société et le président-général, M. O. Asselin, aurait peut-être accepté votre invitation si déjà il ne s'était engagé à prendre la parole le 24 juin à Sturgeon Falls où les Canadiens-français célèbreront avec éclat la fête nationale.

Il se peut cependant que nous puissions déléguer un représentant à vos fêtes et dans ce cas, nous vous en donnerons avis. Le président et les directeurs de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal forment des voeux pour le succès de la fête que vous préparez.

J.-B. Lagacé,
Sec.-Adj.

* * *

Ottawa, le 29 mai 1913.

Monsieur D.-R. Baribault,
Monsieur J.-A. Lemieux,
Secrétaires,
Société Saint-Jean-Baptiste,
de Winnipeg.

Messieurs.

J'ai eu le plaisir de recevoir votre aimable invitation. J'aurais été enchanté d'être du nombre de ceux qui auront l'honneur de fraterniser et d'échanger une patriotique poignée de mains avec nos frères de l'Ouest. Mais le grand ralliement des nôtres ici m'empêchera d'être au milieu de vous. Ces manifestations en faveur du parler français, de la revendication de nos droits et notre affirmation en nombre ne peuvent que contribuer graduellement à nous obtenir la reconnaissance de nos aspirations et justice.

Bien à vous,
C.-S.-O. Boudreault,
Président.

* * *

Prince-Albert, 30 mai 1913.

Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg.

Monsieur D.-R. Baribault,
Secrétaire du Comité de Réception.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre aimable invitation d'assister à la grande démonstration nationale des 23, 24 et 25 juin prochain, et je m'empresse de vous en offrir mes plus vifs remerciements. Bien qu'il me soit impossible de me rendre à Winnipeg pour ces belles fêtes je puis vous dire que je suis de tout coeur avec vous et que je serai heureux de faire écho dans le journal à ces imposantes manifestations patriotiques que vous préparez avec tant d'habilité et tant de dévouement.

Avec mes sincères remerciements et mes meilleurs voeux de succès, veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

A.-F. Auclair, o.m.i.,
Directeur du
Patriote de l'Ouest.

* * *

Montréal, le 18 juin 1913.

Monsieur D.-R. Baribault,
Secrétaire du Comité d'Invitation et de Réception.
Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg,
Winnipeg, Man.

Monsieur,

Je suis très honoré de l'invitation que vous me faites d'assister aux grandes fêtes des 23, 24 et 25 juin du présent mois, et veuillez croire que je me ferais un honneur de me joindre à mes compatriotes manitobains, si l'état précaire de ma santé me le permettait.

Mon médecin me commande les bains de mer, et je suis, avec contrariété, forcé de suivre son avis, avant de pouvoir aller au Manitoba.

Je serai néanmoins avec vous de coeur et d'esprit durant ces beaux jours.

Votre tout dévoué,
A.-A. LaRivière.

Saint-Boniface, 27 mai 1913.

D.-R. Baribault, Ecuier,
Sec. Comité d'Invitation,
Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg.

Cher Monsieur,

Je vous remercie bien cordialement de la gracieuse invitation que vous me présentez d'assister aux fêtes si patriotiques et si fraternelles que vous préparez pour les derniers jours de juin.

Je vous prie de croire, que je suis vraiment chagrin d'être privé du plaisir de me trouver avec mes compatriotes dans cette circonstance si importante pour notre race. Le devoir m'obligera de quitter Winnipeg le 23 juin pour aller réviser la liste électorale de LePas. Je ne serai de retour que le 27.

Croyez bien à l'expression de mes regrets sincères, pour cette absence si pénible pour moi et de mes sentiments de sincère amitié à tous mes compatriotes et de profond attachement à notre chère nationalité.

L.-A. Prud'homme.

Un Document

Monsieur le Rédacteur:—

Auriez-vous l'obligeance d'insérer dans votre journal les quelques lignes suivantes:

A une assemblée du Conseil de la Cité de Saint-Boniface tenue le 23 décembre dernier, un rapport du Comité de Police et Feu préparé à leur assemblée précédente fut présenté recommandant ma destitution comme Chef de Police, et la nomination de l'assistant chef de Police à la position de Chef de Police et Chef du Département de Feu, sans aucune explication. Des précautions extraordinaires avaient été prises pour en garder le secret jusqu'à ce que ce rapport fut définitivement adopté par le Conseil, et ce n'est que le lendemain de l'adoption de ce rapport qu'on est venu m'avertir de remettre ma charge entre les mains du nouveau chef.

Cette destitution après dix-huit ans de service honnête et dévoué non seulement comme chef de Police mais aussi comme chef de presque tous les départements, était certainement de nature à me déshonorer ou à déshonorer le Conseil de la Cité de Saint-Boniface, et c'est pour donner au public l'opportunité de juger et de placer le déshonneur sur ceux qui le méritent que je désire rendre publiques les circonstances de ma destitution.

Les citoyens qui ne connaissent pas les difficultés que j'ai eues à surmonter depuis quelques années de la part de quelques membres du Conseil incommodés par l'accomplissement de mes devoirs, ne peuvent comprendre comment le Conseil a pu consentir à une telle destitution. Pour moi, je suis convaincu que la majorité des conseillers n'aurait pas consenti s'ils avaient connu les intrigues du reste des conseillers. Il me fait plaisir de dire qu'un bon nombre m'ont exprimé leur regret et m'ont assuré qu'ils feraient tout en leur pouvoir pour faire changer les conditions de mon renvoi afin de diminuer autant que possible l'injustice qu'ils m'avaient faite. J'ai attendu quelque temps, mais rien n'a été fait. Les citoyens me conseillèrent fortement de prendre des moyens pour faire disparaître l'impression défavorable créée par une telle destitution. Par l'entremise de mon avocat, j'ai présenté au Conseil de la Cité de Saint-Boniface, une réclamation en dommage. Le Conseil chargea le Comité de Police et Feu de régler avec moi, et je fus convoqué à une assemblée spéciale de ce comité afin d'arriver à un règlement. Le Comité reconnut que j'avais été traité très injustement et que dans l'accomplissement de mes devoirs tant de Chef de Police que des nombreuses charges qui m'avaient été confiées, j'avais toujours donné entière satisfaction, et en compensation le Comité m'offrit la somme de cinq cents piastres. Je fis comprendre au Comité que mon intention n'était pas autant d'avoir de l'argent que d'avoir du Conseil, un document qui serait une sauvegarde pour ma réputation. Je leur fis sentir aussi l'injustice qui m'avait été faite en me destituant complètement du service de la Cité me laissant sans emploi et dans des circonstances qui me rendaient difficile l'obtention d'un autre emploi. Depuis à peu près dix-huit ans que j'étais au service de la Cité, j'ai eu jusqu'à ces dernières années la direction de presque tous les départements et toujours, j'ai donné entière satisfaction, par conséquent, j'étais qualifié et j'aurais pu avec avantage pour la Cité, remplir une position dans d'autres départements. Evidemment, les citoyens ont raison de dire que j'étais trop honnête

(A suivre page 9)